

William Jr. Beaudin

Le dragon

Première partie : l'intrusion



William Junior Beaudin

Le dragon

Première partie : l'intrusion

Publié par l'auteur, 2017. Collection *Fantastique*.

Tous droits réservés.

ISBN : [978-2-9816801-0-5](https://www.isbn-international.org/product/9782981680105)

Introduction

Au club New Style

Stephen Mésidor arriva devant le club New Style. La file d'attente n'était pas tellement longue. Pour un vendredi soir, c'était un fait assez rare. Ordinairement, sur le coup de 22 heures, cette boîte de nuit très branchée se faisait prendre d'assaut par une meute de jeunes fêtards bien décidés à s'éclater. Il fallait dire aussi que le temps n'était pas tellement avantageux avec son ciel gris et ses averses qui ne cessaient de s'abattre sur la ville depuis un bon moment. Un des deux baraqués qui gardaient la porte du club fit signe à Stephen de s'approcher. Il le fouilla sommairement et lui accorda la permission de passer. Après avoir gravi les quelques marches qui menaient à l'étage, Stephen obtint son second droit de passage au prix de 12 dollars et d'une étampe indiquant la date du jour, soit le 16 mai 2014, sur la main droite.

La musique jouait à fond la caisse dans le probablement très dispendieux système de son du New Style. Pendant que 50 Cent mettait au défi tous les types qui voulaient sa mort sur le rythme sombre de *Many men*, Stephen s'engagea dans la grande salle, à la recherche de son cousin Pascal Louis. Ce dernier lui avait dit qu'il serait là, dans les alentours de 22 h 30, avec sa copine Isabelle Fernier et la magnifique – *mais alors là, vraiment magnifique !* – Caroline Jacques. Le jeune homme de 26 ans, d'origine haïtienne, regarda à sa montre. Il était presque 23 h 15. Connaissant Pascal, Stephen ne doutait pas qu'il fût déjà rendu sur les lieux. Il le repéra rapidement. Assis à une petite table, en compagnie des deux filles, Pascal envoyait la main à son intention. Le cœur de Stephen s'emballa à la vue de Caroline. Même de loin, et dans cet endroit peu éclairé, il était de nouveau frappé par la beauté de la jeune femme aux longs cheveux châtons. Il prit une profonde inspiration et, dans sa belle chemise turquoise et son élégant pantalon de sortie noir, il entreprit de traverser les quelques mètres qui le séparaient peut-être de sa dulcinée.

C'est sous les rayons de lumières multicolores émanant des projecteurs en cristal suspendus au plafond du club que Stephen arriva à la table où se trouvaient ses trois compagnons. Pascal se leva pour l'accueillir avec une ferme poignée de main et une accolade amicale. Il lui souffla qu'il était content de le voir et qu'il avait l'air en pleine forme. Stephen lui chuchota qu'il n'aurait jamais dû accepter de prendre part à ce plan. Pascal lui sourit et l'invita à se tirer une bûche. Stephen prit place en adressant ses salutations aux deux filles. « Bonsoir Monsieur », répondit Isabelle. Elle retira une bouteille de bière d'un seau en métal rempli de glaçons qui se trouvait au centre de la table. Elle la décapsula et la fit glisser vers Stephen en guise de bienvenue. Il la remercia d'un clin d'œil. Caroline, toute souriante, lui lança un gentil salut. Le cœur de Stephen fit de nouveaux bonds dans sa poitrine.

« Vous êtes arrivés depuis longtemps ? », demanda-t-il rien que pour lancer la conversation. Au même moment, dans les haut-parleurs, 50 Cent cédait la place à un Justin Timberlake dépressif sur *Cry me a river*.

« En fait, répondit Pascal, on est arrivé à peine une vingtaine de minutes avant toi. » Fixant ensuite les yeux sur Caroline et feignant un air réprobateur, il ajouta : « Disons qu'on a été quelque peu ralenti par une fille qui met beaucoup de temps à se préparer quand elle doit sortir. » Tous, y compris Caroline, trouvèrent la remarque bien amusante. Stephen eut ensuite le sentiment que le sang avait cessé de circuler dans ses veines durant deux longues secondes lorsque la jolie québécoise, posant une main flatteuse sur son épaule droite, répliqua avec humour : « Il fallait bien que je me fasse présentable pour mon tout premier rendez-vous avec le beau Stephen. »

Pascal et Isabelle éclatèrent de rire devant l'expression qui s'était dessinée sur le visage du jeune homme. Ce dernier qui devinait bien ce qui les

faisait marrer ne put s'empêcher de rigoler à son tour. Passant ensuite le revers de la main gauche sur son front, comme pour mimer quelqu'un qui avait soudainement chaud, il rétorqua : « C'est trop d'honneurs. » Caroline rigola de ce geste et de cette réponse spontanés. Stephen poursuivit : « En tout cas, si le but de ta longue préparation avait été de te faire belle, je peux te garantir que tu n'as pas perdu ton temps. Tu es vraiment superbe. » Caroline regardait Stephen avec un petit sourire sur ses délicates lèvres roses. « Comique et charmeur, dit-elle. Ton cousin ne se trompait pas à ton sujet. » Elle leva sa bouteille de bière devant celle de Stephen et ils firent légèrement sonner les récipients au contact de leurs goulots de verre. « Ouais, ne vous gênez surtout pas tous les deux, lança Pascal. Faites comme si on n'était pas là. » Les quatre jeunes rirent de cette intervention et ils trinquèrent alors tous ensemble en vue d'une nuit de danse et de fête. Stephen avait le sentiment que les choses ne débutaient pas trop mal.

La soirée allait bon train. Après une bonne heure et demie de bavardage, d'éclats de rire et de beuverie, l'atmosphère était tout ce qu'il y avait de plus détendue à la table du petit groupe. L'alcool et la musique commençaient à échauffer les esprits et les sens. Comme pour signifier que le temps était venu de passer à la prochaine étape du party, Isabelle et Caroline ne cessaient de se dandiner sur leur chaise au rythme des succès *pop* qui s'enchaînaient dans les haut-parleurs. Stephen et Pascal les regardaient faire avec amusement. Les deux gars le devinaient. Ils allaient bientôt devoir satisfaire le besoin de leurs camarades de se dégourdir les jambes sur la piste de danse.

« Eh bien les mecs, dit justement Isabelle. Caro et moi venons de décider. Nous allons nous rafraîchir un peu dans les toilettes et à notre retour, on ira

tous danser. Qu'est-ce que vous en dites ? » Stephen et Pascal répondirent que cela leur convenait. Les deux filles se levèrent. Caroline retira la veste marron qu'elle portait et la posa sur le dossier de sa chaise. Stephen la contemplait. Elle était tellement séduisante, voire désirable, dans son petit corsage blanc et son pantalon moulant de couleur brun clair. Une tenue des plus simples, mais combien efficace. Des souliers noirs complétaient son habillement. Elle adressa un sourire à Stephen. « On revient, dit-elle. »

Les deux amies s'éloignèrent. Aussitôt, Pascal abandonna sa place pour venir s'asseoir sur la chaise qu'occupait Isabelle, juste à la gauche de Stephen. Dans un élan d'enthousiasme, possiblement provoqué par l'alcool, il passa son bras droit autour des frêles épaules de son cousin et lui dit : « Je sais pas pour toi mon Steve, mais moi, je le sens. » Stephen prit une gorgée de bière et lui demanda ce qu'il voulait dire par là. Poursuivant sur le même ton, et regardant Stephen droit dans les yeux, il répondit : « Arrête-moi ça mon gars. » Il tapa plusieurs fois sur la table avec l'index de sa main gauche en riant. « Tu sais ce que je veux dire, reprit-il. Je le sens mon gars. Le courant passe trop bien entre vous deux. Tu assures à fond mon gars. »

Stephen, qui ne trouvait que répondre, se contenta de hocher la tête. Il savait que Pascal n'avait pas complètement tort. Il sentait lui aussi qu'une onde positive semblait circuler entre Caroline et lui depuis le début de la soirée. Il ne voulait toutefois pas s'emballer trop vite. Comme s'il avait su lire dans ses pensées, Pascal rapprocha sa face de celle de Stephen et, sur un ton plus sérieux, il ajouta : « Rappelle-toi de la stratégie mon gars. Souviens-toi de ce qu'on s'était dit. Ne te mets pas en tête de séduire Caroline. Ça va te faire flipper. Ta mission pour ce soir doit se limiter à lui faire passer un bon moment. Tu piges ? » Stephen acquiesça. Son cousin avait raison. Ils s'étaient tous les trois – en incluant Isabelle – arrêtés sur ce plan afin de lui éviter de se

mettre trop de pression. Faire passer une bonne soirée à Caroline. C'était à cela qu'il devait s'en tenir.

Les filles revinrent quelques minutes plus tard. Deux grandes québécoises belles à croquer. Elles avaient profité de leur passage dans les toilettes pour se remettre un peu de maquillage. Tout comme Caroline, la copine de Pascal avait, elle aussi, opté pour une tenue vestimentaire confortable pour l'occasion – un pantalon noir qui épousait bien ses formes élancées et un t-shirt blanc avec des rayures horizontales du même rouge que les souliers qu'elle portait à ses pieds. « Vous êtes prêts les gars ? », demanda-t-elle. Stephen et Pascal se mirent debout et suivirent leurs deux cavalières.

Encore ce soir, le New Style restait fidèle à sa réputation de night-club numéro un à Montréal. Si sa clientèle avait mis du temps à se pointer le bout du nez en début de soirée, l'endroit était maintenant plein à craquer. L'espace se faisait même un peu rare sur le plancher de danse. De son côté, bien qu'il s'efforçait de ne rien laisser paraître, le cœur de Stephen Mésidor s'était mis à battre plus vite.

Ils se faufilèrent, non sans quelques obstacles, sur la surface réservée aux danseurs, alors que les sœurs King, du groupe Cherish, conviaient toute la place à se balancer sur leur très entraînant *Do it to it*. Isabelle et Caroline ne tardèrent pas à s'imposer avec quelques jeux de pieds et autres mouvements du corps bien articulés. Les deux amies, qui suivaient des cours depuis quelques années dans une école de danse *hip hop*, étaient en effet d'excellentes danseuses. Quelques curieux s'approchèrent pour les mater de plus près, mais n'osèrent pas pousser plus loin leur convoitise, à cause de la présence de Stephen et de Pascal auprès du duo. Les quatre formaient un petit cercle fermé

que les inconnus n'avaient pas le culot de profaner.

Pendant que les filles faisaient la démonstration de leurs talents, les cousins y allaient de petits pas faciles qui dénotaient malgré tout d'un bon sens du rythme. Stephen ne quittait pas Caroline des yeux. Il voulait imprimer chacun de ses gestes dans sa mémoire. Il aurait pu rester là, à la regarder danser, jusqu'à la fin des temps. Elle ne semblait même pas devoir faire le moindre effort pour être séduisante. Stephen ressentait, au centuple, les mêmes vibrations qui avaient traversé son âme la première fois qu'il avait vu Caroline, chez Pascal et Isabelle, environ six mois plus tôt, à l'occasion d'une réception pour le vingt-septième anniversaire de naissance de son cousin. Ce jour-là, il avait eu l'impression d'avoir été frappé par la foudre. Depuis, il n'avait jamais pu effacer l'image de la fille de son esprit. Ce soir, elle était encore plus rayonnante que dans ses souvenirs.

UB40 prit la relève de Cherish avec le très populaire *Red, red wine*. Un trio de filles, deux noires et une latino-américaine un peu grassouillette, accueillirent ce grand succès des années 80 avec des cris stridents. Le disc-jockey annonça que cette chanson était une demande spéciale de Peter pour sa blonde Marie-France qui fêtait ses vingt-deux ans aujourd'hui. Tout le monde, sur la piste, salua cette annonce par des applaudissements et des sifflements.

Isabelle et Caroline vinrent se placer entre Stephen et Pascal. Elles se mirent face à face et se lancèrent dans une danse à deux à la limite de l'indécence. Pascal, vêtu d'une chemise rose et d'un gilet noir, se rapprocha à l'arrière de sa copine et posa les mains sur ses hanches. Ils entamèrent ensemble une série de roulements du bassin aussi sensuels que synchronisés. Sans se retourner, Caroline tendit les bras de chaque côté de son corps et

ouvrit les mains, la paume tournée vers Stephen qui n'était qu'à quelques pas derrière. Ce dernier n'avait pas besoin qu'elle lui fasse un dessin. Il comprenait que la belle l'invitait à se coller. Stephen ne pouvait rater pareille occasion. Le taux d'alcool dans son sang. La chaude ambiance qui régnait dans la place. Tous les bons éléments étaient réunis. Il devait se jeter à l'eau.

Stephen glissa ses doigts entre ceux de Caroline. Ses mains étaient d'une douceur saisissante. Il avait plus d'une fois imaginé cet instant. Voilà qu'il y était. Caroline ramena ses bras autour de sa taille. Il pouvait maintenant sentir le contact de ses fesses fermes contre son sexe. Emboîtant le pas à Pascal et Isabelle, Stephen et Caroline entamèrent une danse toute aussi subjective, principalement constituée de mouvements sexy des hanches. Le jeune homme était aux anges. Il respirait à grandes bouffées les doux parfums qui émanaient de Caroline tandis que ses mains parcouraient son corps mince. Elle se donnait à lui tout entière. Stephen avait du mal à croire qu'il était en train de partager un tel moment avec la fille de ses rêves. Il voulait en profiter au maximum. En savourer chaque seconde. En cet instant magique, il n'y avait plus personne d'autre dans la pièce. Seulement elle et lui, sur la piste de danse du club New Style.

Une fois la chanson de UB40 consommée, et sans doute inspiré par la demande de Peter pour sa petite amie, le DJ enchaîna avec un autre classique torride du reggae en faisant jouer la version du groupe Max-A-Million, de la chanson *Sexual Healing* sur son tourne-disque. Stephen retourna Caroline face à lui. Elle se laissa faire sans aucune résistance. Les seins de la fille vinrent se presser contre sa poitrine. Stephen en éprouva de délectables frissons. Posant les mains au bas de son dos, tout juste au-dessus du postérieur, il la plaqua contre lui. Caroline riposta en passant les bras autour de son cou. Ils poursuivirent dans l'exécution de leur échange, se frottant l'un contre l'autre,

sans la moindre retenue. Stephen se dit que le paradis venait de descendre ici-bas, dans cette boîte de nuit, et qu'il n'avait pas besoin de chercher plus loin pour goûter aux délices perdus de l'Éden.

Ils ne desserrèrent tous les deux leurs liens qu'après avoir entendu la toute dernière note du morceau. Ils s'éloignèrent un peu et se regardèrent dans les yeux en se tenant par les mains. Ils étaient en sueur et légèrement essoufflés. Caroline lui sourit et le remercia pour ce merveilleux moment de danse. Stephen lui répondit le plus sincèrement du monde que tout le plaisir avait été pour lui. Caroline lui dit qu'elle avait soif et qu'elle allait s'acheter quelque chose à boire. Elle demanda à Stephen s'il voulait l'accompagner. Il lui souffla que lui aussi avait grandement besoin de se désaltérer. Stephen libéra les mains de Caroline. « Allons-y ma chère », proposa-t-il en pointant en direction du bar. Ils commandèrent chacun une bière et retournèrent à leur table. Pascal et Isabelle vinrent les rejoindre une dizaine de minutes plus tard. Ils prirent soin de s'abstenir de tout commentaire sur ce qu'ils venaient de voir sur la piste de danse entre leurs deux camarades. Dans les affaires de cœur, trop parler portait parfois la poisse. Il valait mieux laisser Stephen continuer de faire sa propre chance.

Ils passèrent environ une demi-heure à refaire le plein de boissons alcoolisées et à rigoler – pas trop méchamment tout de même – des prouesses de quelques danseurs et danseuses visiblement trop ivres pour être encore maîtres de leurs gestes. Pascal ayant prudemment choisi de ne pas prendre son véhicule, ils s'entendirent aussi pour quitter le New Style aux environs de 2 heures. Peut-être trouveraient-ils des taxis plus facilement en sortant avant la fermeture des clubs. Lorsqu'ils sautèrent à nouveau sur le plancher de danse,

ils se montrèrent beaucoup plus réservés que la fois précédente. Cela convenait bien à Stephen. Il n'aurait pas voulu ternir la mémoire de sa première prestation – *presque magistrale* ! – par la maladresse de quelque faux pas. Il voulait que la belle Caroline conservât de lui le souvenir d'un type qui savait comment danser avec une fille. Il était convaincu d'avoir fait assez bonne figure devant elle et, à ce stade-ci du plan, c'était tout ce qui comptait. Cependant, même s'il jugeait avoir convenablement rempli son premier mandat, c'était avec un certain regret que Stephen Mésidor voyait défiler les heures sur sa montre. Cette soirée mémorable était déjà sur le point de s'achever. Hélas ! Au prochain lever du soleil, il allait devoir redescendre sur terre et retourner à son quotidien, sans Caroline Jacques dans le portrait.

Il était 2 h 35 du matin lorsqu'ils quittèrent finalement le New Style. Pendant qu'ils guettaient les taxis qui circulaient sur le boulevard St-Laurent, Stephen en profita pour demander à Caroline son numéro de téléphone. La fille accepta de le lui donner. Stephen lui laissa aussi le sien. Un premier véhicule s'arrêta devant le groupe. Caroline salua ses amis et monta à bord. La voiture s'éloigna. Pascal, du haut de ses six pieds deux pouces et presque 210 livres, passa le bras gauche autour des épaules de Stephen. « Alors là mon gars, commença-t-il, tu viendras pas me dire que t'as pas marqué quelques points ce soir. » Isabelle regardait Stephen, le sourire fendu jusqu'aux oreilles.

« T'as été génial Steve, lança-t-elle.

— Je crois que je me suis bien débrouillé, en effet », répondit-il d'un air songeur.

Stephen embarqua dans le second taxi et souhaita une bonne nuit ou une

bonne journée (il ne savait plus) au jeune couple. Pascal lui dit qu'ils allaient devoir se parler pour revenir sur les moments forts de la soirée. Stephen approuva et promit de lui téléphoner demain ou plus tard (là encore, il n'était plus sûr). Il rentra chez lui vers 3 h 30. Il se dirigea dans sa chambre sans faire de bruit afin de ne pas réveiller sa mère et ses deux frères qui roupillaient. Il se changea. L'odeur de Caroline imprégnait ses vêtements. Stephen fourra son nez dans la chemise contre laquelle s'était frottée la jolie déesse et prit une profonde inspiration. Il soupira amoureuxment en laissant tomber le vêtement sur le sol. Il se mit au lit et ferma les yeux. Cette nuit-là, Stephen Mésidor s'endormit rapidement avec plein d'images de Caroline Jacques tourbillonnant sous tous les angles et à une vitesse folle derrière ses paupières.

Chapitre 1

À la conquête de Caroline

Robert Prince tira les fins rideaux beiges suspendus au-dessus de la porte-fenêtre de la salle à manger. Il chantonnait à tue-tête les paroles de la chanson qui jouait à plein volume dans le lecteur CD de son ordinateur portable. Cela faisait quelques années qu'il n'avait pas écouté ce magnifique album du grand Fred Hammond. « He is not just a man », scandait le pasteur en chœur avec la chorale du prodigieux ténor. Ce morceau était un véritable bijou de la musique gospel. Son texte et son arrangement instrumental ne manquaient jamais de faire vibrer le cœur de Robert. « But the lion of Judah, entonnait-il avec entrain. Savior and ruler of all. No He is... »

La chanson cessa d'un coup. Robert qui s'était arrêté devant la porte vitrée pour profiter un peu des rayons du soleil se retourna. Il vit son épouse qui venait vers lui à grands pas. Elle avait l'air mécontente. L'homme eut à peine le temps de l'interroger du regard qu'elle lui cria avec colère : « Ton volume était beaucoup trop haut, Robert. » Le pasteur, au départ surpris par les paroles de sa femme, hocha la tête en signe d'acquiescement et s'excusa. Rébecca ne se calma pas pour autant. D'une voix plus basse, mais tout aussi ferme, elle poursuivit : « Je viens d'endormir l'enfant. Toi, tu t'amuses à faire du bruit. Ce n'est pas la première fois que ça arrive. » Une fois de plus, Robert s'était effectivement laissé emporter, oubliant que la petite Tabitha, âgée d'un an et demi, dormait dans la chambre située tout juste de l'autre côté du mur de la salle à manger.

« Pas la peine de te fâcher, Reb, indiqua le ministre de l'Évangile. J'ai dit que j'étais désolé.

— Désolé ! répéta Rébecca moins agressive. Tu parles, ouais ! »

La belle haïtienne de 34 ans tourna le dos à son mari pour se diriger vers la cuisine. Tandis qu'elle s'apprêtait à ouvrir un placard pour y chercher de

quoi se préparer à déjeuner, Robert lui lança : « En passant, ce n'était pas nécessaire de fermer la musique. Tu n'avais qu'à me demander gentiment de baisser le son et je l'aurais fait. C'est juste une question de respect élémentaire, ma poule. » Il avait fait exprès de terminer sa phrase de cette façon dans le but d'alléger le ton de son intervention. Les chicanes de ménage, ce n'était pas du tout son truc. Il était un bonhomme pas mal trop enthousiaste pour ce genre de sottises. Son épouse pivota vivement sur elle-même. « Pardon ? », demanda-t-elle. Elle s'avança de quelques pas puis s'arrêta, un sourire sur le coin des lèvres. « Respect mes fesses, ouais, lança-t-elle. Et non ! Je ne suis pas ta poule. » Elle avait dit la chose avec cette pointe d'humour pince-sans-rire qui avait plu à Robert dès le début de leur relation, environ six années plus tôt. Rébecca, à l'instar de son époux, était une personne agréable qui avait toutefois tendance à se laisser gagner par ses émotions. Mariés depuis près de quatre ans, les deux individus formaient un couple qui pouvait être explosif par moments, mais au sein duquel existaient des liens solides fondés sur une communication franche et ouverte.

Le ministre de Dieu qui avait vu le jour en Haïti, il y avait de cela 41 ans, rendit son sourire à sa douce moitié. « Laisse tes fesses en dehors de ça ma chère, rétorqua-t-il. Tu sais comment je les aime. » Il s'approcha de sa femme et posa les mains sur son arrière-train bien bombé. « Surtout quand tu portes ce délicat peignoir rose avec rien d'autre en dessous », acheva-t-il. Rébecca lui donna un baiser sur le menton avant de le repousser tendrement.

« Ne tentez pas de profiter de la situation, Pasteur Robert ». Elle alla vers la table et remit en marche la musique sur le portable de son époux, non sans avoir préalablement pris soin d'ajuster la hauteur du son. « Vous avez du boulot qui vous attend », conclut Rébecca Prince en pointant les différentes versions de la Bible et les quelques livres de recherches qui gisaient sur le

meuble en vitre. L'enseignante de cinquième année du primaire, qui profitait d'un congé en l'honneur de la Journée nationale des Patriotes, retourna dans la cuisine sans laisser à son homme le temps de riposter quoi que ce fût. Ce dernier la laissa aller en se disant qu'elle ne perdait rien pour attendre, la belle coquine, et qu'il avait toute la journée pour mettre le grappin sur son joli derrière.

« Attends une minute mon gars », dit Pascal. Confortablement calé dans l'un des coussins de son divan à trois places, une bouteille de bière dans la main droite, il réfléchissait à ce que Stephen lui demandait. Accoutré seulement d'un boxer blanc et d'une camisole de la même couleur – *il était chez lui quoi !* –, Pascal trouvait forte amusante la situation que lui exposait son cousin. « Regardons les choses de manière objective, reprit-il. Ça fait quoi ? Trois ? Non. Quatre jours depuis que la fille t'a donné son numéro de téléphone. Toi, tu ne l'as toujours pas appelée. »

Stephen, assis dans un fauteuil, hocha la tête. Son habillement, une chemise et un jean, faisait quelque peu contraste avec la tenue légère de Pascal. Fidèle à lui-même, il portait des vêtements amples et à manches longues dans le seul but de cacher la maigreur de son anatomie. Il était fortement rongé, et cela remontait à son enfance, par toutes sortes de complexes au sujet de son corps. Plus maigrichon que même les plus maigrichons de ses pairs, Stephen souffrait depuis toujours de se faire remarquer, partout où il mettait les pieds, à cause de son physique ingrat. Un gars de sa hauteur – il mesurait près de six pieds – qui n'avait que la peau sur les os attirait vite l'attention sur lui pour les mauvaises raisons. Il ne savait pas ce qu'il aurait donné juste pour avoir une silhouette assez ordinaire pour

passer inaperçue aux yeux des autres.

« Je sais que ce n'était peut-être pas la meilleure stratégie, commença-t-il, mais...

— Non, le coupa Pascal. Au contraire, mon gars. C'était même, à mon avis, la bonne chose à faire. »

Rassuré à l'ouïe de ces mots, Stephen, attentif, attendait les explications de Pascal. Ce gars possédait un puissant esprit d'analyse. Mieux que quiconque, il savait comment envisager un problème sous toutes ses coutures avant de se prononcer. C'était sans doute l'une des qualités qui l'avaient conduit à se choisir une carrière en informatique. Il travaillait depuis maintenant près de quatre ans dans ce domaine, en tant que technicien au cégep Ahuntsic. Il adorait son boulot.

« Il n'y a rien de scientifique dans ce que je te dis là, enchaîna-t-il. Ce n'est probablement qu'une façon de voir parmi d'autres, mais je crois que tu marques des points en prenant ton temps avant de lui téléphoner mon gars.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? », le questionna Stephen qui croyait déjà savoir ce que son meilleur ami allait lui répondre.

Pascal s'accorda quelques secondes pour réfléchir. Il voulait être sûr de bien exprimer sa pensée. Il prit une bonne gorgée de bière pour s'aider dans sa réflexion. Stephen cala le fond de sa seconde bouteille. Pascal lui en tendit une troisième qu'il accepta de façon presque machinale. Cette nouvelle boisson, la *Ouf*, portait bien son nom. Elle n'était pas tellement agréable au goût, mais son gros treize pour cent d'alcool entraînait dans le système de façon vigoureuse. Ayant mis un peu d'ordre dans ses idées, Pascal reprit : « Tu vois mon gars, Caroline est une très belle fille et elle le sait. Elle doit être habituée de voir

des gars lui courir après comme une vraie bande de poules sans tête. T'as déjà vu courir des poules sans tête ?

— Grâce à Dieu, non, répondit Stephen en souriant.

— Moi non plus mon gars, dit Pascal, mais j'imagine que ça doit être pas mal flippant. »

Les deux jeunes hommes éclatèrent de rire. Stephen ajouta que ce n'était pas le genre de scène qu'une personne normale avait absolument besoin de voir pour être heureuse dans la vie. Pascal lui dit qu'il partageait son point de vue et que tout individu sain dans sa tête pouvait facilement se passer d'une telle vision d'horreur. Ces dernières remarques ne les firent rigoler que davantage.

« Blague à part, dit Pascal en s'essuyant les yeux pleins de larmes et en prenant quelques bonnes respirations pour étouffer son envie de se marrer. En ne te précipitant pas pour appeler Caroline, tu lui envoies le message que tu as des choses plus importantes à faire. Tu la mets à sa place avant même de lui avoir donné la chance de se monter sur un piédestal. C'est super ! »

Stephen comprenait le sens des paroles de Pascal. Il connaissait la philosophie de ce dernier en matière de relation homme et femme. Il prônait de ne jamais accorder de l'importance outre-mesure à une fille. D'après sa logique, un gars qui misait sur la carte de l'indépendance bien dosée augmentait de beaucoup ses chances de conquérir l'objet de ses convoitises. Pascal lui rappela qu'il avait employé la même tactique lorsqu'il avait commencé à courtiser Isabelle.

« De toute manière, avança-t-il, ce n'est pas comme si tu étais le genre de gars qui ne fichait rien de ses journées. Tu as un job et tu fais de la musique.

Ce sont des choses qui font de toi un monsieur pas mal occupé. Tu vois ce que je veux dire ? »

Stephen acquiesça et demanda quand serait enfin le bon moment pour téléphoner à Caroline. Pascal lui répondit que rendu à quatre ou cinq jours après avoir obtenu son numéro de cellulaire, il pouvait songer à lui passer un premier coup de fil. Il expliqua qu'il ne fallait pas non plus pousser le bouchon en attendant trop longtemps avant d'agir. On était mardi. Stephen prit alors la décision d'appeler la fille d'ici la fin de la semaine. Sur ce, ils ouvrirent chacun une dernière bouteille de *Ouf*, pour la route, et trinquèrent à cette nouvelle résolution. Stephen travaillait le lendemain matin. Il ne voulait pas rentrer chez lui trop tard.

« Bonne fin de journée », dit Pedro Mendelli en poussant la porte du dépanneur Chez Roger, avec une barre de chocolat et un journal de Montréal dans les mains. Le propriétaire – qui ne s'appelait pas Roger, mais plutôt Simon – le remercia et lui dit à la prochaine. En fait, Roger, c'était le prénom de son père. C'était en l'honneur de son paternel que Simon Boucher avait ainsi nommé son dépanneur. Il racontait à qui voulait bien l'entendre que l'inauguration de son commerce, huit ans plus tôt, avait eu lieu le jour même du cinquantième anniversaire de son vieux. Pedro appréciait ce petit bonhomme qui arborait une drôle de moustache en forme de peigne et qui savait si bien entretenir la conversation avec ses clients. Toujours quelque chose à dire. Un véritable moulin à paroles.

En congé de travail pour la journée, Pedro voulait profiter de ce beau soleil de printemps pour prendre une marche de santé dans son quartier. C'était aussi un prétexte pour goûter au plaisir de se balader enfin dans ses

nouveaux bermudas. Rendu au 21 mai, il jugeait que le temps était venu de se dévêtir un peu. Les périodes grises et froides avaient duré assez longtemps. Un brin de chaleur sur la peau faisait le plus grand bien au moral. Au coin des rues des Ormeaux et de Grosbois, Pedro s'engagea dans le parc Thomas-Chapais. Il s'assit sur un banc et se mit à feuilleter son journal, tout en déchirant lentement l'emballage de sa barre de chocolat. Il aimait cet endroit. Quand il faisait beau, comme c'était le cas aujourd'hui, Pedro n'hésitait jamais à venir s'y promener. À ses yeux, c'était un lieu idéal pour se détendre et se changer les idées. Lorsqu'il ressentait le besoin de se livrer à une séance de méditation plus profonde, il se glissait sur les sentiers du bois qui sillonnait le parc dans toute sa longueur, du sud vers le nord, depuis la rue de Grosbois jusqu'à l'avenue Éric. C'était d'ailleurs à cause du nom de cette voie que certains résidents du coin en étaient venus à surnommer cette immense étendue d'arbres : Le bois d'Éric.

« Hey, le gros », dit la voix d'une personne que Pedro n'avait pas vu s'approcher. Il leva les yeux et vit le visage tout souriant de Martin Demers. Pedro se mit debout et les deux jeunes hommes s'échangèrent une accolade. « Comment ça va man ? Demanda Pedro. Ça fait un sacré bout de temps. T'as déménagé ou quoi ? » Martin lui répondit qu'il allait bien. Il lui dit qu'il n'avait pas bougé et qu'il habitait toujours dans le secteur, plus bas sur la rue Mousseau. Martin demanda ensuite à Pedro ce qu'il devenait. Ce dernier lui dit qu'il travaillait présentement à temps partiel dans un restaurant Monsieur Burger, au centre-ville. Il ajouta qu'il comptait retourner aux études dès le mois de septembre prochain pour compléter son secondaire. Martin le félicita pour cette sage décision et l'encouragea à ne pas lâcher. Il confia que, pour sa part, il était actuellement sans emploi et en réflexion sur son avenir. Pedro lui dit qu'à son âge – Martin avait 22 ans – il n'était vraiment pas trop tard pour réfléchir à ce qu'il voulait faire de sa vie.

« Est-ce que tu vends encore, le gros ? », demanda Martin, faisant référence au trafic de marijuana auquel Pedro s'adonnait par le passé. C'était d'ailleurs dans le cadre de ce business illicite qu'ils avaient fait connaissance. Il était arrivé à Martin de lui acheter de sa drogue à quelques reprises. Pedro répondit qu'il ne pratiquait plus ce commerce depuis qu'il avait choisi de donner sa vie au Christ. Il était désormais un nouvel homme. Du moins, il travaillait à le devenir. Martin parut surpris d'entendre ces paroles sortir de sa bouche. Il sourit et dit à Pedro que c'était tant mieux s'il pensait avoir trouvé le chemin qui lui convenait. Il expliqua qu'il n'était pas croyant, mais qu'il respectait les gens qui, de nos jours, avaient encore assez de couilles pour se dire religieux. Pedro questionna Martin pour savoir s'il fumait encore de l'herbe. Son ancien client lui dit que oui, mais qu'il était bien décidé à diminuer sa consommation. Lentement peut-être, mais sûrement. Ils bavardèrent encore un petit moment et se laissèrent après s'être assurés d'avoir encore le numéro de téléphone l'un de l'autre. Ils promirent de s'appeler de temps à autre pour se donner des nouvelles. C'était bien sûr le genre d'engagements que les gens ne respectaient que très rarement, mais Pedro avait néanmoins la ferme intention de glisser le nom de Martin Demers dans ses prochaines prières.

« T'aurais dû devenir bonne sœur et passer ta vie dans un couvent », dit Debbie Guerrier en s'esclaffant. Elle n'avait pas la langue dans sa poche cette belle et grande négresse. Nadia Gagnon, beaucoup plus réservée, se marra elle aussi de la remarque, mais fit néanmoins savoir à Debbie que ce n'était pas très gentil, ce qu'elle venait de dire à leur amie Stacy. « Je sais, mais c'est légal », répondit la jeune femme au physique athlétique qui n'était pas du genre à se repentir de ses propos déplacés. Les deux filles rigolèrent de plus belle.

Pendant ce temps, la principale intéressée, Stacy Jules, les regardait se payer sa tête sans trop réagir. Fallait dire aussi qu'elle connaissait assez bien ses deux invitées pour pouvoir prendre les choses avec un grain de sel. Aucune de leurs paroles, pas même celles prononcées par Debbie, n'était lancée avec l'intention de la blesser. Cette dernière pouvait être un peu casse-pieds par moments, mais pas vraiment méchante. À l'extérieur, le ciel gronda avec violence et une puissante décharge électrique déchira le ciel de fin de soirée.

« Tu te rends compte ? reprit Debbie. 24 ans et toujours aucune expérience avec un garçon. C'est pas croyable. Non mais à quelle époque vis-tu ?

— C'est bon les filles, vous avez gagné, lança Stacy avec résignation. Je me rends. Vous êtes, toutes les deux, plus cools que moi parce que vous avez déjà été déviergées.

— Ce n'est pas une question d'être cools, répliqua Debbie du tac au tac. C'est juste une question d'être normales. »

Nadia rit de nouveau, mais invita Debbie à ficher la paix à leur consœur qui avait eu la gentillesse et la générosité de les recevoir dans sa demeure et de leur concocter un délicieux souper, juste pour le plaisir de passer une petite soirée entre amies. Debbie admit qu'elle y allait un peu fort, mais spécifia que c'était dans sa nature que de dire tout ce qu'elle pensait. Nadia questionna Stacy au sujet de Stephen Mésidor. La fille leur avait déjà avoué éprouver des sentiments pour ce mystérieux bonhomme qui ne restait jamais bien longtemps dans le décor. On aurait dit qu'il passait son temps à disparaître, puis à réapparaître. Debbie trouva que l'histoire entre Stacy et Stephen était un excellent sujet de conversation. Elle ne connaissait pas beaucoup le type, mais, pour les quelques fois qu'elle l'avait rencontré, il lui avait paru plutôt gentil

comme garçon. Peut-être même un peu trop. Mais ça, c'était juste son opinion.

« Je n'ai pas de nouvelles de lui depuis quelques semaines, dit Stacy.

— C'est pas nouveau, rétorqua Nadia. Vous semblez entretenir une relation tellement intermittente tous les deux.

— Intermittente, dis-tu ? s'exclama Debbie Guerrier. On croirait entendre un bulletin météo. Heureusement qu'ils ne forment pas un couple. J'aurais trouvé ça drôlement bizarre leur affaire.

— Je le sais bien, reconnut Stacy en souriant. Mais que voulez-vous ? Le gars est libre de ses mouvements. Nous sommes seulement des amis. » Elle avait achevé sa phrase sur un ton qui trahissait une légère pointe de mélancolie.

Il était vrai que Stacy leur avait confié avoir le béguin pour Stephen. Elle s'était toutefois gardée de leur dire que, dans les faits, elle était plutôt follement amoureuse de lui. De tous les mecs qu'elle connaissait, il était certainement le plus différent. C'était une personne sensible, franche et surtout très spirituelle. C'était surtout ce dernier aspect de la personnalité de Stephen qui plaisait le plus à Stacy Jules. Ironiquement, le jeune homme s'efforçait quant à lui d'étouffer cette qualité qui le caractérisait. Il avait fini par la considérer comme un handicap à son épanouissement personnel. Stacy trouvait cela bien dommage. En fait, avant qu'il ne décidât de tourner le dos à ses croyances pour, disait-il, vivre ses propres expériences et devenir un vrai homme, Stephen avait longtemps été pour elle, un précieux confident et un judicieux conseiller. Un nouveau coup de tonnerre suivi d'un nouvel éclair apocalyptique. Décidément, le ciel était en train de leur tomber dessus ce soir.

« Tu sais ma belle, dit Debbie, si tu te décidais enfin à exploiter les atouts

de ton joli corps de nageuse, je te garantis que tu n'aurais aucun mal à garder n'importe quel garçon accroché à tes fesses. C'est un secret vieux comme le monde.

— Et si on laissait mon absence de vie sexuelle de côté ? suggéra Stacy à la rigolade. Je pense qu'on a assez fait le tour de la question pour la soirée.

— C'est vrai, approuva Nadia Gagnon. Laissons-la tranquille. Portons plutôt un toast à ce succulent repas et à notre amitié.

— D'accord, accepta Debbie en riant. J'ai compris. J'arrête de m'acharner. »

Les filles levèrent leurs coupes de vin et trinquèrent avec enthousiasme. Elles passèrent ensuite le reste de la soirée à se remémorer quelques-uns des moments les plus cocasses de leur relation de longue date.

Le temps était venu pour Stephen Mésidor de téléphoner à Caroline Jacques. Il savait qu'il aurait dû poser ce geste, il y avait de cela trois semaines déjà, lorsqu'il était allé voir son cousin pour lui demander conseil à ce sujet. Il existait une ligne plutôt mince entre prendre sagement son temps avant de passer un premier appel à une fille et attendre trop longtemps avant de le faire. Une jolie jeune demoiselle comme Caroline pouvait très bien avoir rencontré un mec à son goût, depuis cette nuit magique où elle lui avait livré son corps sur la piste de danse du New Style, avant de le laisser repartir avec son numéro de cellulaire. À deux reprises, Stephen était venu à un cheveu de l'appeler, mais à chaque fois, après avoir sélectionné le nom de Caroline dans sa liste de contacts, il s'était empressé d'éteindre son appareil et de le balancer sur son lit comme s'il avait s'agit d'un objet de malédiction.

Cette fois-ci, il n'avait nullement l'intention de se défilier. Quelques grands succès du groupe de musique compas Carimi jouant en arrière-plan sur son ordinateur et une pleine bouteille de 375 millilitres de rhum *Appleton* sur sa table de travail pour lui donner courage, il avait en mains l'arsenal nécessaire pour se lancer. Il cala cul sec un demi-verre d'alcool. Il s'en servit aussitôt une autre quantité équivalente qu'il avala également d'un seul trait. Stephen ferma les yeux et grimaça tandis que le liquide réchauffait sa gorge et ses intestins. « Wow ! », réagit-il. Sans attendre, il répéta l'opération, mais cette fois, en remplissant son contenant presque à raz-bord. Il but le tout en deux grandes gorgées et déposa bruyamment son verre sur sa table en grimaçant de nouveau. Ça y était. Le rhum commençait à faire son effet. Il monta légèrement le volume de sa musique pour mieux se placer dans l'ambiance décontractée qu'il recherchait. Il s'empara de son cellulaire et, dans un même élan, il appuya sur le nom de Caroline Jacques ainsi que sur la touche « Appeler ». Le téléphone se mit à sonner à l'autre bout du fil. Stephen retint un instant sa respiration.

Quelqu'un décrocha et la voix d'une fille répondit avec un timide : « Oui allô ? » Stephen eut l'impression qu'une main géante était en train d'appuyer sur sa cage thoracique. Il inspira de manière à bien remplir d'air ses poumons et demanda, le plus calmement possible, s'il pouvait parler avec Caroline. « C'est moi », dit la fille. La main géante pressa le cœur de Stephen comme si elle cherchait maintenant à le vider de tout son sang. Le jeune homme prit une autre bonne inspiration et fit de gros efforts pour contrôler le ton de sa voix. « Salut Caroline. C'est Stephen. Le cousin de Pascal.

— Hey ! Salut Stephen, fit-elle. Content de t'entendre. Comment ça va ? »

Elle se disait contente de l'entendre. Cette parole se glissa comme une douce caresse dans les oreilles du jeune homme. Si seulement elle savait à quel point lui, était ravi de l'avoir finalement au téléphone.

« Ça va très bien merci, dit-il. Et toi ? Comment va la vie ?

— Tout se passe bien de mon côté. Le travail. Les cours de danse. Le train-train quotidien quoi ! Et pour toi ? Quoi de neuf ? »

Stephen sirotait son verre de rhum. Avalant maintenant l'alcool à petites gorgées, il savourait chaque mot que prononçait Caroline. « Rien de particulier pour moi non plus, répondit-il. C'est la petite routine qui suit son cours.

— Je vois. Je vois. Rappelle-moi donc à quel endroit tu travailles.

— C'est la pharmacie Priorité Santé qui se trouve sur Bélanger, proche de l'Assomption.

— Priorité Santé ! s'exclama Caroline. C'est ça ! Je me souvenais que ça sonnait pas mal « ici, on vend des médicaments » comme nom de place.

— En fait, faut pas se laisser tromper par son nom, rectifia immédiatement Stephen, amusé. À chaque semaine, on offre à nos clients, quantité de spéciaux sur toutes sortes de cochonneries. Des chips. Des sucreries. Des boissons gazeuses. Je ne vois pas du tout en quoi on priorise la santé. » Caroline rit de cette remarque. « En tout cas, ce n'est pas sur toi que les proprios devront compter pour leur faire de la publicité. » Stephen pouffa. Il souriait à pleines dents, agréablement surpris par la fluidité de ce début de conversation. Ses pulsations cardiaques exprimaient maintenant des sentiments d'affection intense. Cette fille était parfaite.

Caroline voulut savoir où il en était avec ses projets musicaux. Stephen se contenta de répondre qu'il était un peu à court d'inspiration ces temps-ci. Il s'enquit, à son tour, du déroulement des répétitions en vue du grand spectacle qu'elle préparait avec ses camarades de l'école de danse. Elle lui dit que tout se passait très bien et lui rappela la date de l'événement : le 25 octobre prochain. Dans quatre mois et demi. Un samedi. Le thème de la soirée étant le Moyen Âge, les spectateurs, selon elle, allaient être stupéfaits de voir le mélange entre les décors ainsi que les costumes médiévaux et les pas de danse et la musique de l'ère moderne. Elle comptait sur lui pour être présent.

Et comment ! pensa Stephen. Il n'aurait manqué pour rien au monde la chance de voir Caroline se mouvoir dans des habillements d'un autre temps. Parlant de danse, elle lui demanda s'il était retourné en boîte depuis leur sortie. Stephen répondit que non et que, de toute façon, il lui serait difficile de trouver une cavalière à la hauteur de ses attentes maintenant qu'elle avait placé la barre si haute. Elle rit de son petit rire tellement agréable à entendre et le remercia pour le compliment.

« Je ne sais pas où tu as appris, commença Caroline, mais t'es loin d'être un deux de pique sur une piste de danse, toi aussi. » Stephen entendait chanter les anges. La plus belle mélodie jamais parvenue à oreilles d'hommes. Son cœur semblait être sur le point d'exploser d'amour.

Il demanda ensuite à Caroline quels étaient ses plans pour le restant de la journée. Elle lui dit qu'elle travaillait à 17 heures. Un petit quart d'emploi de quatre heures de temps qui se prenait bien. Stephen lui dit qu'il se souvenait qu'elle bossait pour un magasin de vêtements au centre-ville, mais ne se rappelait plus lequel. La boutique s'appelait Mode Urbain. Elle se trouvait sur la rue Peel. Caroline n'aimait pas particulièrement ce travail, mais appréciait

le fait de pouvoir profiter d'excellents rabais offerts aux employés sur certains articles. C'était aussi une petite job idéale pour une étudiante. Stephen l'informa que lui, passerait sa soirée à la maison à écouter de la musique. Peut-être chercherait-il aussi un bon film à télécharger afin de le regarder, plus tard, avec ses frangins, s'ils étaient disponibles.

Tout semblait bien aller. Stephen sentait qu'il y avait, entre Caroline et lui, la même chimie qu'au New Style. Il ne voulait pas étirer inutilement la conversation avec elle, mais, avant d'y mettre un terme, il se devait de l'inviter à sortir.

Il avala encore un peu d'alcool. Il fallait juste qu'il prenne son courage à deux mains. Pascal lui avait bien dit que si, un jour, il se décidait de téléphoner à Caroline, il allait devoir aller droit au but. Afficher rapidement ses couleurs. Ne pas laisser croire à la fille qu'il pouvait devenir le gentil *ami-garçon* à qui elle allait pouvoir tout confier, à commencer par ses petites amourettes avec d'autres mecs. « Bon ! Ce n'est pas que je n'apprécie pas ta compagnie, vraiment loin de là, mais je vais devoir te laisser. »

C'était tout ce qu'il avait trouvé à dire, mais c'était quand même un début. Il espérait conclure leur petite causerie pour pouvoir mieux lancer son invitation. « D'accord. Je suis vraiment heureuse de t'avoir parlé. » Le cœur de Stephen battait la chamade. Il ne voulait pas passer à côté d'une aussi belle occasion. « Moi aussi, je suis content d'avoir pu bavarder avec toi. Ce fut vraiment très agréable. » Il hésita. Il respira profondément. Il compta jusqu'à deux (en articulant silencieusement les chiffres sur ses lèvres) et se lança : « Je trouverais vachement sympa qu'on puisse aller manger un morceau ensemble. »

Et vlan ! C'était fait. Il venait de sauter par-dessus la barrière. Mais pas

un mot. *Oups !* pensa Stephen. Avait-il eu tort de passer à l'acte ? Pendant trois longues secondes, seules les revendications patriotiques du groupe Carimi se faisaient entendre dans ses haut-parleurs sur *Sensible à la gâchette*. Caroline émit un petit rire. Le sang semblait vouloir se figer dans les veines de Stephen. « Est-ce que c'est une invitation ? », demanda-t-elle avec tellement de douceur que le timide garçon se sentit sur le point de fondre comme une crème à glace au soleil. Plus qu'un dernier pas à franchir et il pourrait raccrocher avec, au moins, la satisfaction du devoir accompli.

« En effet, c'en est une », répondit-il sans détour. À quoi bon tourner autour du pot ? Il n'était pas en train de réinventer la roue. Un jeune homme qui invitait une jolie fille à souper, ça se faisait depuis la nuit des temps. La balle était maintenant dans le camp de Caroline. Il ne pouvait plus qu'attendre sa réponse. « Moi aussi, je pense que ce serait sympa », dit-elle.

Stephen ouvrit la bouche, mais garda le silence. Il ne trouvait rien à dire. Incroyable. Pouvait-il obtenir un rancart avec Caroline Jacques aussi facilement que cela ? Qui l'eût cru ? Stephen se dépêcha de lui demander si elle était libre un soir durant la fin de semaine qui s'en venait. Elle lui dit que samedi lui conviendrait bien parce que vendredi, elle travaillait au magasin et que dimanche, elle avait répétition de danse. Stephen lui indiqua qu'il connaissait un petit resto lounge créole très intéressant au centre-ville où l'on pouvait déguster de délicieux plats et boire de savoureux cocktails tout en écoutant de la bonne musique des quatre coins du monde. C'était le Haitian House Party. Il se trouvait sur la rue Bleury. Caroline trouva que c'était une excellente proposition. Elle aimait bien découvrir de nouvelles places. Ils fixèrent le rendez-vous à 19 heures. Ils promirent de mettre l'autre au courant aussitôt que possible s'il devait y avoir un quelconque changement au programme et raccrochèrent en se souhaitant une bonne fin de journée.

Stephen se leva d'un bond de sa chaise. Il pivota sur lui-même – façon Michael Jackson – et se laissa tomber dans son lit. Il embrassa son cellulaire et le posa sur sa poitrine avec sur le visage, un sourire qui s'étirait jusqu'à l'infini.

Chapitre 2

La porte s'ouvre

Bien assis dans le siège du passager de son propre véhicule, Robert Prince n'avait qu'une seule envie : dormir. Ce n'était que par politesse qu'il s'efforçait de résister à la tentation de s'assoupir. Il ne voulait pas larguer en plein trajet son ami, Jean-Michel Beauchemin, qui avait eu l'amabilité d'insister pour le ramener chez lui après un souper dans la résidence de son frerot, Nathan Beauchemin. Le bon vieux J-M, comme l'appelait Robert, avait jugé le pasteur inapte à prendre le volant en raison de la quantité d'alcool qu'il l'avait vu avaler durant la soirée. Robert s'était, bien entendu, objecté à cette idée, faisant valoir le fait qu'il ne demeurait qu'à 10 minutes en auto de chez Nathan, mais, devant l'attitude inflexible de Jean-Michel sur la question, il n'avait eu d'autre choix que de lui laisser les clés de son char.

En fin de compte, Robert ne regrettait pas de s'être soumis à l'injonction de son pote. Avec le sommeil qui le gagnait et, devait-il l'avouer, ses facultés un peu moins aiguisées qu'en temps normal, il était finalement bien heureux de ne pas avoir à conduire. Un sapré bon gars ce Jean-Michel. Toujours soucieux de protéger ses proches. Nathan, qui les suivait derrière avec sa voiture, afin de pouvoir, à son tour, raccompagner son frère auprès de sa copine, était un chic type lui aussi. Dentiste de carrière, il travaillait dans son propre cabinet privé et, en dépit de sa réussite professionnelle, il était resté un homme d'une attachante simplicité.

Robert et Jean-Michel s'étaient connus, trois ans plus tôt, lorsque ce dernier, envoyé par le centre de rénovation pour lequel il bossait depuis maintenant 12 ans, était venu effectuer de menus travaux dans la petite maison que le prédicateur et sa femme venaient tout juste de s'acheter à Longueuil. Des affinités s'étaient rapidement créées entre eux et ils étaient devenus amis. Quelque temps plus tard, Jean-Michel avait tenu à lui présenter son jeune frère,

mais pas avant de l'avoir prévenu que Nathan était homosexuel. Robert lui avait demandé, avec humour, si son frangin était un genre de monstre à trois têtes et quinze cornes. J-M avait souri et répondu qu'il ne semblait pas y avoir la moindre corne sur la seule tête qu'il possédait. Robert lui avait dit que, dans ce cas, il serait alors très content de le rencontrer. Il ne fallait cependant pas compter sur lui, avait-il pris soin de préciser, pour donner son appui au défilé de la fierté, car le Dieu qu'il servait considérait toujours l'homosexualité comme un penchant contre nature, mais que rien dans sa Parole n'interdisait d'entretenir des rapports amicaux avec une personne gaie ou lesbienne. Jean-Michel avait rapporté ces paroles à Nathan. Ce dernier avait répondu ne voir aucun inconvénient, de son côté, à devenir ami avec un pasteur tant que celui-ci n'avait pas l'idée de le mener vers le paradis. Les choses étant mises au clair, les deux hommes avaient été présentés l'un à l'autre. Voici comment s'était formé le trio et que leur amitié avait pris naissance.

Ce que Robert Prince appréciait le plus chez les frères Beauchemin, c'était le fait qu'ils lui accordaient le droit d'être une personne comme les autres. Auprès d'eux, il se sentait libre de se défaire de son chapeau de pasteur et de se comporter comme monsieur et madame tout le monde, sans crainte d'être jugé. Cela ne signifiait pas que Robert méprisait le devoir sacré qui lui incombait, en tant que messager du Seigneur, de bien représenter son Dieu, mais il aimait la compagnie de gens qui lui permettaient, à l'occasion, de déconner un peu.

Robert abaissa de quelques pouces la vitre à sa droite. La fraîcheur de la fin de soirée était fort agréable. Même si la route était dégagée, Jean-Michel conduisait lentement. On aurait dit qu'il se laissait bercer par les airs des chansons chrétiennes qui jouaient sur la station de radio que Robert avait syntonisée dans sa voiture. Derrière eux, Nathan klaxonna deux fois pour les

pousser un peu dans le dos. Le fils aîné de la famille fit descendre sa vitre. Il sortit le bras gauche et érigea un doigt d'honneur envers son frère cadet. Il ramena son bras à l'intérieur en souriant. Nathan fit à nouveau retentir le klaxon de son véhicule en guise de protestation. Robert pouffa en secouant la tête. Ils arrivèrent devant la maison des Prince. Jean-Michel immobilisa la voiture dans le stationnement en face de la porte du garage. Ils sortirent du véhicule et le solide gaillard chauve qui portait une longue cicatrice sur la joue gauche – conséquence miraculeusement bénigne d'un bête accident de motocyclette – remit à Robert les clés de son automobile. Ils se donnèrent une accolade et se souhaitèrent une bonne nuit. Jean-Michel demanda à Robert de saluer Rébecca et d'embrasser la petite de sa part. Nathan vint les rejoindre. Robert et lui se serrèrent la main. Le pasteur le remercia pour le souper. Il répondit qu'ils allaient devoir remettre cela avant longtemps. Les Beauchemin sautèrent ensuite à bord de la voiture de Nathan. Robert leur envoya la main et rentra chez lui.

Pedro Mendelli gara sa Mazda 6, vieille de huit ans, juste devant l'immeuble où habitait Mélissa Boisjoli. Le séduisant dominicain était conscient d'avoir pris une bien mauvaise décision en acceptant l'invitation de son ex-copine. Particulièrement à la suite du courriel qu'elle lui avait envoyé deux semaines auparavant. Dans son message, son ancienne flamme lui avait fait savoir que, même six mois après qu'il eut mis un terme à leur relation pour le mieux de son cheminement religieux, elle n'était toujours pas parvenue à tourner la page sur leur histoire d'amour. Pedro qui n'avait su que répondre à cette déclaration écrite, s'était promis de garder ses distances. Mais voilà qu'il était en train de faire tout le contraire. Il savait qu'il jouait avec le feu en se présentant chez elle ce soir. Fallait dire, à sa décharge, qu'il avait été

totallement pris par surprise lorsque, quelques heures plus tôt, au tout début de son quart de travail, il avait vu la fille se pointer à sa caisse. La merveilleuse rousse s'était avancée vers lui, de son pas élégant, les cheveux mouillés par la pluie, dans un petit imperméable sport de couleur rose, des jeans bleus (serrés et artistement délavés au niveau des cuisses) et des bottes en cuir noir, à talons hauts. Belle et sexy. C'était des caractéristiques qu'elle possédait naturellement. Le regard de Pedro s'était vite posé sur la généreuse poitrine de Mélissa. On aurait dit que la veste qu'elle portait était sur le point de se déchirer devant la force de son buste. Elle l'avait salué en souriant avant de lui expliquer qu'elle était passée trois jours plus tôt – ce qui voulait dire lundi – et qu'elle s'était renseignée auprès du gérant pour connaître son horaire de travail. C'était ainsi qu'elle avait su qu'il serait de service aujourd'hui.

Ils avaient bavardé quelques minutes pendant que Pedro s'affairait à préparer son comptoir et Mélissa avait timidement fini par lui balancer le véritable motif de sa présence. Elle était venue l'inviter à manger lorsqu'il allait sortir du boulot ce soir. Elle voulait lui préparer une salade de macaroni, du riz frit aux légumes et (sachant qu'il ne consommait plus la viande de porc en raison de sa nouvelle foi) des saucisses italiennes épicées au veau et au fromage. Le menu proposé par Mélissa lui avait certes mis l'eau à la bouche, mais pas autant que la vue de la fille elle-même. Pedro l'avait trouvée plus belle que jamais. C'était comme si les nombreux mois passés sans la voir lui avaient fait redécouvrir à quel point Mélissa était une femme d'une très grande beauté. Il y avait aussi ce léger parfum qu'elle portait depuis qu'il la connaissait. Pedro s'était si souvent délecté des effluves de cette eau de Cologne lors de leurs moments les plus intimes. Il avait accepté son invitation, en se promettant de faire tout ce qui dépendrait de lui pour que les choses n'allèrent pas plus loin qu'un simple souper entre anciens amoureux.

Pedro arriva à la porte d'entrée du bloc appartement vers 21 h 30. De fines gouttelettes de pluie, restants de la violente averse qui avait frappé Montréal toute la journée, tombaient maintenant d'un ciel qui se dégagait tranquillement. Il appuya sur le bouton indiquant le numéro 5. La sonnerie donnant le droit d'accès dans le building retentit quelques secondes plus tard. Il monta les marches jusqu'au second étage. Aussitôt sur le palier, il vit une Mélissa toute souriante qui l'attendait sur le seuil de sa porte. Elle était maintenant vêtue d'un pantalon moulant noir et d'une blouse, de la même couleur, dont le tissu était assez fin pour laisser voir au travers. En dessous de son vêtement du haut, Pedro pouvait très clairement distinguer la blancheur laiteuse de son ventre ainsi qu'un soutien-gorge gris qui sautait littéralement aux yeux. Ses longs cheveux roux retombant sur ses épaules donnaient l'impression d'un brasier ardent. Reine de beauté ou poison mortel ? Très certainement les deux. Pedro craignait de devoir déployer de grands efforts pour se retenir d'avoir des rapports sexuels avec elle avant la fin de la soirée.

Mélissa lui souhaita la bienvenue et ils s'embrassèrent sur les joues. Le contact avec la peau de son visage et, une fois de plus, le délicat parfum qu'elle portait éveillèrent mille-et-un souvenirs dans la mémoire de Pedro. Il entra ensuite dans ce logement qui avait si longtemps fait partie de son univers et fut agréablement accueilli par l'odeur de la nourriture que leur avait concoctée la jolie rousse. Pedro éprouva de vifs sentiments de mélancolie en constatant, à première vue du moins, que rien ne semblait avoir changé dans la piaule de Mélissa depuis la dernière fois qu'il y avait mis les pieds. Elle lui demanda s'il désirait prendre une douche avant de manger. Pedro acquiesça. Il voulait se libérer de cette impression de traîner sur lui la senteur grasseuse du restaurant.

Une fois que Pedro fut sorti de la salle de bains, Mélissa et lui passèrent à

table. Ils mangèrent le succulent repas – tout était vraiment délicieux – en bavardant joyeusement. Mélissa, avec son humour habituel, le fit bien rire en lui racontant quelques anecdotes amusantes sur les écarts de certains clients du bar où elle travaillait en tant que serveuse. La meilleure de la soirée fut sans contredit celle de ce type tellement intoxiqué – pas juste à l'alcool semblait-il – qui avait entrepris de chasser tout le monde de la place, y compris les employés eux-mêmes, et qui avait fini par appeler la police sur son cellulaire afin de leur signaler que des inconnus s'étaient introduits sans autorisation chez lui. Lorsque les flics étaient arrivés sur les lieux, ils avaient dû traîner l'homme de force dans leur véhicule de patrouille pour une petite nuit sous détention.

Jusque-là, rien de regrettable ne s'était produit entre Mélissa et Pedro malgré les désirs intenses qui envahissaient la chair du jeune homme à mesure que le temps filait. Il s'en réjouissait et espérait que les choses allaient demeurer ainsi jusqu'à son départ. Après le souper, ils s'ouvrirent chacun une bière et se déplacèrent au salon. Pedro prit place dans le fauteuil et Mélissa s'assit dans le canapé. Les deux individus jouaient de prudence, sachant qu'il y avait des limites qu'il valait mieux ne pas franchir.

« Je suis contente que tu aies accepté mon invitation, Pedro. Dieu seul sait comment j'ai dû rassembler tout mon courage pour venir te voir à ton travail. J'y pensais depuis un certain temps, mais je n'osais pas. J'avais peur.

— Qu'est-ce qui te faisait peur à ce point ? » Mélissa prit quelques secondes pour chercher ses mots. « Peur que tu me trouves folle. Peur que tu me dises non. Je me serais sentie si gênée, si humiliée devant un refus venant de toi.

— Je comprends. Mais tu vois, je suis venu. Toutefois, pour ce qu'il en

est de te trouver folle, tu ne t'es pas du tout trompée. Je t'ai toujours dit que tu étais dingue. »

Mélissa tira la langue à son intention et, feignant la colère, elle lui lança l'un des deux coussins du canapé en pleine figure. Dans son étonnement, et surtout dans son mouvement de recul, Pedro échappa un peu de bière sur le fauteuil dans lequel il était assis. Cela leur fit rigoler. « Désolé, dit-il, sans pouvoir s'arrêter de rire.

— Mon fauteuil ! s'écria Mélissa en se marrant. Tu vas me le payer. »

Elle lui balança le second coussin, une fois de plus, directement au visage. Sans réfléchir à ce qu'il faisait, Pedro se leva d'un bond, déposa sa bouteille sur la petite table en vitre du salon et se jeta sur Mélissa, faisant mine de vouloir la tabasser. Ils s'engagèrent alors, en riant, dans une sorte d'épreuve de force au cours de laquelle le jeune homme avait nettement le dessus sur la fille. Trop épuisée pour lutter plus longtemps, elle se laissa choir dans le canapé, entraînant avec elle, sans le vouloir, Pedro qui tomba la face sur sa poitrine. Ce dernier voulut vite se relever de cette dangereuse posture, mais, avant même qu'il n'eût pu bouger, Mélissa posa les deux mains à l'arrière de sa tête pour le retenir contre elle. Pedro ne résista pas. Il s'étendit au contraire plus confortablement sur le corps de son ex-amie de cœur et, enfouissant son visage entre les seins de la voluptueuse demoiselle, il renifla une grande bouffée de son odeur. Elle se mit à lui caresser délicatement les cheveux. Pedro sentit son sexe qui commençait à se raidir dans son pantalon. *Et merde !* Pensa-t-il. Mais il n'en resta pas là pour autant. La flamme du désir étant bien allumée, Pedro remonta son visage à la hauteur de celui de Mélissa et posa un tendre baiser sur ses lèvres. Il en mourait d'envie depuis l'instant où ses yeux s'étaient posés sur elle au restaurant. Mélissa glissa la langue dans

sa bouche et ils s'embrassèrent langoureusement.

La suite des choses se passa comme dans un film. Le temps de le dire, ils étaient tous les deux nus comme des verres. Ils se rendirent dans la chambre à coucher où ils firent l'amour avec passion pendant près d'une heure. Après qu'ils eurent achevé de satisfaire leurs brûlants désirs charnels, ils s'allongèrent côte à côte, sur le dos, dans le lit de Mélissa pour reprendre leur souffle. Ils restèrent là, un bon moment, silencieux, ne trouvant rien à rajouter tandis que les premières traces de remords faisaient lentement leur apparition dans l'esprit de Pedro. Il s'était jeté dans la gueule du loup ; dans une attrape qu'il avait pourtant vu venir de loin. Mais il ne blâmerait nullement Mélissa pour cela. Elle avait joué franc jeu. Elle lui avait exprimé ses sentiments. Il était l'unique responsable de sa chute. Pas très fort de la part d'un tout nouveau converti dans la foi. C'est la jeune femme qui brisa le silence qui s'était installé dans la pièce en s'excusant pour ce qui venait d'arriver. Elle se dit désolée de s'être placée entre lui et sa nouvelle vie spirituelle et promit de ne plus recommencer. Pedro tenta de la rassurer en indiquant qu'il en avait eu envie autant qu'elle, mais Mélissa lui rappela que c'était elle qui était venue le chercher sur son lieu de travail, et non l'inverse. Pedro se tut. Il voyait ce qu'elle voulait dire. Mais cela n'enlevait rien à sa propre part de culpabilité dans cette affaire. Une demi-heure plus tard, il sautait à bord de son véhicule pour rentrer chez lui, avec la sensation que le poids de sa faute allait lui peser sur le cœur jusqu'à la fin de ses jours.

Assises à une table située juste sous le rebord de la vitrine du café Roberto, Caroline et Isabelle grignotaient de petits biscuits italiens tout chauds et buvaient chacune une grande tasse de cappuccino. Tandis qu'elles

bavardaient paisiblement à l'intérieur, dehors, les gouttes de pluie martelaient sans relâche la paroi vitrée de l'établissement. Maudit temps de chien ! Pas moyen d'aligner deux journées consécutives de soleil. Caroline en avait plus que marre des ciels gris. Le mois de juin avait été plutôt pourri jusqu'à présent. En tout cas, la météo ne pouvait pas mieux cadrer avec la date du jour. Il aurait été difficile, en effet, de trouver atmosphère plus morose pour un vendredi 13. Superstitieuse ? Pas vraiment. Tannée de devoir se trimbaler avec un parapluie sous la main ? Assurément.

« Eh bien Caro, lança Isabelle, raconte-moi ton histoire avec Christian. Il voudrait te récupérer, c'est ça ? » Caroline rougit légèrement. C'était elle qui avait convié Isabelle à cette rencontre, en ce début d'après-midi, pour l'informer des nouveaux rebondissements dans sa situation avec son ex-petit copain. Maintenant qu'elle faisait face à son amie, elle trouvait difficile de lui dire ce qu'il en était. Elle savait très bien ce qu'Isabelle pensait de Christian Dupuis. Elle le voyait comme un coureur de jupons incurable. Caroline reconnaissait que l'opinion de sa camarade était basée sur des faits solides. Christian lui avait plusieurs fois été infidèle avant qu'elle ne se décidât à rompre avec lui. Pendant trois longues années, elle avait entretenu l'espoir que le beau gaillard aux yeux verts allait finir par se ranger, mais en vain. Caroline s'était finalement résolue à accepter l'idée que le tombeur ne changerait pas de sitôt et avait mis un terme – il y avait de cela quatre mois – aux multiples tourments sentimentaux qu'il la faisait vivre. Suite à cette rupture, la pente avait été assez pénible à remonter pour elle. Son niveau d'estime de soi en avait pris un coup à un tel point que, pour la première fois de sa vie, elle s'était mise à éprouver le sentiment d'être moche. Il avait fallu tout le soutien de ses amis, et surtout celui d'Isabelle, pour qu'elle parvînt à faire une croix sur ce douloureux chapitre de son existence et à retrouver sa confiance en elle.

« Bon sang Caro ! Après tous les coups chiens que ce type t'a fait subir ? Après la façon dont il t'a traitée tout au long de votre relation ?

— Je le sais Isa. Crois-moi, je le sais. »

Caroline s'arrêta. Elle était mal à l'aise, mais ne pouvait en vouloir à Isabelle de voir d'un mauvais œil le retour de Christian dans les parages. « Ce n'est pas non plus comme si j'étais en train de me précipiter dans ses bras », reprit la fille sans trop de conviction et, possiblement, dans le but de s'en convaincre elle-même. « Nous n'avons fait que bavarder quelques fois au téléphone au cours des derniers jours.

— Peut-être, mais je suis certaine que ce n'est pas pour me raconter ça que tu tenais absolument à ce qu'on se rencontre ici, aujourd'hui, malgré le sale temps qu'il fait dehors. »

Caroline regarda Isabelle en hochant la tête, un sourire timide sur le coin des lèvres. « C'est vrai », dut-elle admettre. Elle but une petite gorgée de son café, déposa sa tasse et soupira. Elle baissa la tête pour éviter de croiser le regard d'Isabelle. « Je dois probablement être la fille la plus idiote au monde. » Elle marqua une pause, la face toujours inclinée vers la table. « Il m'a invitée à sortir demain soir. Et moi, j'ai accepté son invitation. » Isabelle ne réagit pas à l'ouïe des paroles qu'elle venait de prononcer. Sans doute que sa grande chum ne trouvait rien à redire sur sa décision. Caroline trouva son silence pour le moins insoutenable. De l'autre côté des murs du café, la pluie qui tambourinait contre la vitrine semblait maintenant battre un rythme lourd et maussade.

« OK, vas-y, lança doucement Caroline en relevant la tête. Tu peux me chicaner. Tu aurais de très bonnes raisons de le faire. » Isabelle sourit.

Caroline éprouva une pointe de soulagement. « Je vais t'épargner une leçon de morale. Tu sais déjà ce que j'en pense de ton mec. C'est sûr que je n'aime pas du tout ce que je viens d'entendre, mais je dois respecter les choix que tu fais pour ta vie. Tu es majeure et vaccinée. » Caroline remercia Isabelle de son indulgence et lui demanda si cela signifiait qu'elle ne lui en voulait pas. Isabelle lui répondit que oui, mais seulement un brin ou deux.

« Mais dans tout ça, qu'est-ce que tu comptes faire de Stephen ? »

Caroline s'attendait à ce qu'Isabelle la questionne à ce sujet, car, mardi, après avoir fini de converser avec le cousin de Pascal, elle s'était empressée de la texter pour lui annoncer qu'ils venaient de se fixer un rendez-vous pour samedi soir. Isabelle avait rapidement répondu à son message afin de lui exprimer sa joie. Caroline avait trouvé comique l'enthousiasme affiché par son amie, mais avait tenu à clarifier les choses. Il ne fallait rien s'imaginer de particulier entre Stephen et elle. Ils allaient se rencontrer comme de simples connaissances, rien de plus. Mais Isabelle avait profité de cette ouverture pour lui répliquer que c'était ainsi que devait débiter la grande majorité des histoires d'amour. Elle avait ponctué son argument béton d'une icône animée représentant un clin d'œil taquin. Caroline s'était contentée de taper « LOL » en lettres majuscules.

« Je la voyais venir. Que veux-tu que je te dise ? »

Elle trouvait la situation embarrassante. Stephen était un gars charmant, et pas laid du tout non plus, mais il ne faisait certainement pas le poids devant son ancien ami de cœur. En fait, les traits bien tracés du visage de Christian, ainsi que son corps de sportif, faisaient de lui un prétendant difficile à concurrencer. Il était en plein le genre de type à qui la plupart des filles seraient prêtes à pardonner bien des faux pas. Superficielle ? Peut-être que

oui.

« Je vais sans doute lui envoyer un texto pour lui dire que je dois malheureusement annuler notre sortie. » Caroline se demanda si elle n'avait pas dit sa phrase sur un ton trop léger. La dernière chose qu'elle voulait, s'était de donner à Isabelle, l'impression d'être indifférente devant l'intérêt que le cousin de son copain semblait avoir pour elle.

« Est-ce que tu vas lui avouer la vraie raison de cette annulation ? » Caroline Jacques haussa les épaules. Elle ne savait pas encore ce qu'elle allait écrire à Stephen. Elle répondit à sa camarade qu'elle laisserait les mots lui venir ce soir, au moment de composer son message texte.

C'est le cœur joyeux, en dépit du mauvais temps qu'il faisait, que Stephen rentra chez lui dans les alentours de 18 h 30. Il était passé voir le coiffeur en sortant du boulot afin de se mettre en frais pour Caroline Jacques. Après son arrêt au salon de coiffure, il avait fait un saut à la SAQ pour s'acheter deux bouteilles de rhum *Appleton*. La première, il voulait la boire ce soir, avec ses frangins, en visionnant le remake, réalisé dans les années 90, du classique de l'horreur mondialement connu sous le titre de *La nuit des morts-vivants*. Ses frères et lui adoraient souligner les vendredis 13 en regardant des films d'épouvante. La seconde bouteille, il la réservait pour le lendemain soir. Il entendait l'ingérer à petites gorgées durant sa préparation en vue de son rancart.

Jusque-là, tout lui paraissait de bon augure. Aucune notification négative de la bien-aimée annonçant un quelconque changement au programme prévu. Il touchait du bois. Plus tard dans la soirée, il allait devoir communiquer avec

elle pour qu'ils s'entendissent sur un point de rencontre à partir duquel ils allaient pouvoir se rendre ensemble au restaurant. Une station de métro devrait leur convenir à tous les deux. Stephen déposa ses affaires dans sa chambre. Il retira l'une des deux bouteilles d'alcool de son sac à dos et s'en alla rejoindre Clarins et Luidgy qui l'attendaient au salon.

« Salut les gars, lança-t-il en entrant dans la salle de séjour. Regardez ce que je nous ai déniché. »

Les deux jeunes hommes saluèrent la vue de la bouteille de rhum avec des exclamations favorables. Des trois frères, Clarins, âgé de 20 ans, était le plus costaud. De taille moyenne, il faisait facilement osciller la balance au-dessus des 180 livres. Pour sa part, Luidgy, qui célébrerait son dix-neuvième anniversaire de naissance dans deux jours, avait hérité de ses parents d'une physionomie très semblable à celle de Stephen. Il était plutôt grand et mince.

« Génial ! dit Clarins. Nous, on a acheté une douzaine de bières et trois gros sacs de chips.

— Excellent ! Vous avez téléchargé le movie ?

— C'est fait brother, répondit Luidgy. Et de bonne qualité en plus. Il ne manquait que toi. »

Ils discutèrent tous les trois un instant, et burent chacun une première bière, tandis qu'ils s'installaient pour le visionnement du film. Stephen s'abstint de faire mention de son rendez-vous avec Caroline. Il ne voulait encore rien tenir pour acquis et craignait d'attirer sur lui la malchance par le simple fait d'en parler. C'était sans doute le lot de toute une vie d'insuccès auprès de la gent féminine qui l'avait rendu aussi peu optimiste dans le domaine des rapports amoureux.

Tout juste avant le lancement de la projection, Stephen, quelque peu nerveux, texta Caroline pour lui demander si la sortie tenait toujours pour le lendemain soir. Il se dépêcha cependant, avant de recevoir une réponse, d'éteindre son cellulaire et de le glisser dans l'une des poches latérales de son jean. C'était assez stupide comme comportement, mais il allait voir cela plus tard. En attendant, il voulait juste pouvoir profiter de cette rare occasion qui se présentait de passer un moment avec ses frères devant un bon film.

La soirée auprès de sa fratrie s'était très bien déroulée. La compagnie de ses frères avait permis à Stephen de penser – *du moins, il avait essayé de le faire* – à autre chose qu'à sa rencontre du lendemain avec Caroline. Ce n'est qu'en regagnant sa chambre à coucher qu'il voulut enfin vérifier si elle lui avait répondu. Stephen ralluma son portable et le jeta sur son lit avec crainte. Les quelques bouteilles de bière et les nombreuses gorgées de rhum qu'il avait avalées, tantôt au salon avec ses frangins, n'empêchèrent pas à la nervosité de l'envahir pendant que son téléphone se remettait en marche. Si Caroline lui avait laissé une réponse, il allait le savoir d'une minute à l'autre. Le cœur de Stephen se serra. Il s'allongea dans son lit et, anxieux, s'empara de son portable. La page de démarrage indiquait la réception d'un nouveau texto. Il retint son souffle et appuya sur l'icône. C'était bel et bien un envoi de Caroline Jacques. Stephen Mésidor sentit le sang qui battait dans ses tempes. Il entama néanmoins la lecture du message.

« Salut Stephen. Comment vas-tu ? J'étais moi-même sur le point de t'écrire. Je voulais justement t'aviser que notre rendez-vous ne tiendra plus. Je ne savais pas vraiment comment te le dire, mais je préfère être honnête avec toi. C'est mon ancien copain. Il semble vouloir que l'on se donne une

nouvelle chance. Comme j'ai encore des sentiments forts pour lui, je n'ai pas pu résister à la tentation. En passant, j'étais sincère lorsque j'ai accepté ton invitation à aller souper. C'est seulement que les choses ont pris une tournure que je n'attendais pas avec mon ex. Désolée de te faire faux bond de cette façon. Prends soin de toi. À un de ces jours xxx »

Bordel ! pensa Stephen. Il avait la sensation que son cœur se brisait dans sa poitrine. Parmi tous les sentiments qui s'y bousculaient tout d'un coup dans un douloureux tourbillon, le premier qu'il parvint à identifier clairement fut la honte. Oui, la honte d'avoir cru, l'espace de quelques jours, qu'un bâtard dans son genre aurait vraiment pu s'offrir une sortie avec une aussi jolie fille que Caroline. La honte d'avoir investi de son précieux temps à se préparer en vue d'une rencontre tellement improbable. La honte d'avoir même été jusqu'à s'imaginer – dans ses rêves les plus fous – posant un baiser sur les lèvres d'une Caroline Jacques totalement ravie à la fin de leur petite soirée en tête-à-tête. Quelle belle foutaise ! Le beau songe venait de prendre fin et le réveil était assez brutal.

Stephen était franchement déçu. Il avait placé beaucoup d'espoir dans ce rendez-vous. Qui sait ce qui aurait pu en découler. Une occasion en or qui s'envolait en fumée. À cause de quoi ? À cause de qui ? À cause d'un ex-copain, tout ce qu'il y avait de plus indigne. Stephen n'avait jamais rencontré le type en question, mais pour ce qu'il avait entendu à son sujet, il ne comprenait pas comment Caroline pouvait encore s'intéresser à lui. Une vague de colère vive secoua ses entrailles. La vie était une sale garce. Fallait-il être un salaud pour plaire aux filles ? Les bandits semblaient pouvoir mettre la main sur toutes les élues de leurs cœurs alors que les gentils garçons devaient se contenter des restes. Où était la logique ? Quelle plaie ! La malédiction semblait le poursuivre. Mais le Bon Dieu n'aurait pas le dernier mot aussi

facilement que cela. Ô que non ! Il n'avait pas l'intention de se remettre sur le droit sentier avant d'avoir eu la chance de largement satisfaire ses pulsions affectives. Ce nouvel échec sentimental ne venait que le conforter dans sa révolte contre le ciel. Cette guerre-là était la sienne. Et elle ne faisait que commencer.

Béatrice Voltaire était incapable de trouver le sommeil. Elle se retournait çà et là dans son lit, mais rien n'y faisait. Elle n'arrivait tout simplement pas à tomber, comme disait l'expression, dans les bras de Morphée. On aurait dit que ce crétin de dieu grec l'avait oubliée. De temps à autre, elle parvenait à s'assoupir quelques minutes, mais, à chaque fois, elle était brutalement secouée par un sentiment étrange. C'était une sorte d'anxiété aussi intense qu'inexpliquée. Béatrice ne se souvenait pas avoir déjà vécu pareille expérience. Elle n'avait normalement aucune difficulté à s'endormir. Même que d'ordinaire, elle semblait particulièrement vite au pays des rêves lorsque son alarme était programmée, comme c'était le cas actuellement, pour la tirer de sa couche de bonne heure afin qu'elle se préparât pour une autre journée de besogne à l'hôpital. C'était déjà assez pénible que de devoir aller bosser un samedi matin. Elle n'avait pas besoin de se taper une nuit blanche par-dessus le marché.

Mais d'où lui venait cette mystérieuse appréhension ? Le cadran de sa radio indiquait 2 h 21. Elle s'était mise au lit vers les 23 heures, après avoir jéré avec ses fils qui venaient de regarder un drame d'horreur dans le salon. Près de trois heures et demie plus tard, elle avait toujours les deux yeux grands ouverts. La femme de 46 ans – qui paraissait avoir facilement dix années de moins – n'aurait su dire si c'était dû au fait de se mettre à trop chercher une

cause à son insomnie, mais elle commençait à ressentir une sensation de sueurs froides. Elle en avait assez. Qu'est-ce qui n'allait pas cette nuit ? Quelque chose de très lourd semblait planer dans l'atmosphère de sa chambre à coucher. Et s'il s'agissait d'un genre de pressentiment ? Comme tout le monde, elle avait entendu nombre de récits racontant comment le corps et l'esprit pouvaient se mettre en état d'alerte à l'approche d'un danger imminent. Béatrice bondit hors de son lit et, sortant de la pièce, elle traversa le long couloir dans la noirceur. Elle se dirigea d'un pas précipité vers la cuisine. Elle posa instinctivement une main sur l'interrupteur. La salle s'éclaira. Elle en fit rapidement le tour. Tout avait l'air normal. Rien de potentiellement menaçant n'était resté allumé ou branché par inadvertance. Mais cet heureux constat n'en soulagea pas pour autant son angoisse. La peur irrationnelle de Béatrice s'accrut et son pouls s'accéléra brusquement. Ses jambes lui parurent tout à coup si molles, qu'elle dut s'appuyer contre un mur pour ne pas perdre pied. Elle éteignit les lumières de la cuisine et s'engagea, une fois de plus, dans le corridor. L'allée lui semblait anormalement obscure. Elle se rendit, aussi vite qu'elle le pouvait, jusqu'à la porte d'entrée. Celle-ci était bien verrouillée.

Béatrice s'immobilisa et soupira, tentant de retrouver son calme. Elle songea à vérifier auprès de ses trois garçons pour s'assurer que tout le monde allait bien, mais elle y renonça, refusant de céder à la paranoïa. Elle dut déployer une dose colossale d'efforts pour retourner, sans courir, vers sa crèche située tout au fond d'un corridor plongé dans les ténèbres. La noirceur était rendue tellement épaisse que Béatrice avait l'impression de la déchirer au rythme de ses mouvements. Elle avançait à tâtons, principalement guidée par sa connaissance des lieux. Elle finit par regagner sa chambre, le souffle haletant comme si elle venait de courir un exigeant marathon. À peine eut-elle refermé sa porte derrière elle, que la femme s'effondra dans son lit, la face

enfouie dans un oreiller. Elle demeura de longues minutes dans cette position, s'affairant à réguler sa respiration du mieux qu'elle y parvenait. Mais au moment où son sentiment de panique commençait à s'estomper, un son métallique de provenance lointaine attira son attention. Elle retint son souffle et tendit l'oreille afin de mieux écouter. Le bruit était persistant et Béatrice pouvait bien l'entendre à présent. Elle figea littéralement lorsqu'elle arriva à déterminer son origine. C'était un trousseau de clés que l'on faisait jouer dans la porte de devant de la petite demeure. Pourtant, aucun membre de la famille n'était à l'extérieur, ses trois gars étant restés à la maison avec elle. Sans réfléchir un instant, elle se précipita hors de sa chambre à coucher et, fendant au pas de course les ténèbres palpables du couloir, elle arriva jusqu'à l'entrée du logement. Elle s'arrêta net. Son cœur fit plusieurs tours dans sa poitrine et Béatrice se mit à trembler de tous ses membres tandis qu'un frisson glacial lui parcourait le corps. La femme, en état de choc, ne put retenir un cri de frayeur lorsqu'elle trouva la porte de sa maison grande ouverte en plein milieu de la nuit.

Chapitre 3

Changement d'approche

« Wow ! s'exclama Pascal en retirant deux bouteilles de bière bien froides de son réfrigérateur. C'est une des histoires les plus flippantes que j'ai entendues de ma vie mon gars. » Il vint s'asseoir, à la table de cuisine, devant une pointe de pizza toute garnie, à moitié dévorée. Il tendit une bouteille à son cousin qui l'accepta et le remercia. « Ta mère a dû être traumatisée, reprit-il.

— Et comment ! répondit Stephen. Elle était dans tous ses états. Mais ce qui l'a ébranlée le plus dans tout ça, ce sont toutes les sensations étranges qu'elle dit avoir ressenties durant les heures qui ont précédé l'ouverture mystérieuse de la porte de devant.

— Tu dis que les policiers n'ont rien découvert d'anormal quand ils se sont pointés chez vous ?

— Exact. Ils ont fait le tour des lieux, mais n'ont rien trouvé. Ils nous ont finalement suggéré de faire installer un système d'alarme et de changer la serrure de la porte, juste au cas où quelqu'un posséderait, à notre insu, un double des clés de notre maison. » Stephen mangea la dernière bouchée de sa première tranche de pizza et s'en servit la moitié d'une seconde.

« Et toi, tu n'envisages pas cette hypothèse-là, n'est-ce pas ?

— Vraiment pas. En dehors des membres de ma petite famille, je ne vois pas qui d'autre pourrait avoir les clés de chez nous.

— Est-ce que ta mère a l'intention de suivre les conseils des flics ?

— Pour ça, tu peux en être sûr. Elle n'est pas trop partante avec l'idée d'installer un système d'alarme, mais elle a déjà pris contact avec un serrurier. Je crois qu'il devrait nous envoyer quelqu'un au début de la semaine prochaine. »

Pascal demanda à Stephen de le tenir au courant de tout ce qu'il pourrait y avoir de nouveau dans ce dossier. Une fois cet inquiétant sujet de conversation clos, il le questionna sur son état d'âme, deux jours après avoir vu Caroline Jacques annuler leur rendez-vous. C'était d'ailleurs pour cette raison qu'il l'avait invité à venir passer la soirée chez lui. Pascal voulait profiter de l'absence d'Isabelle pour avoir une discussion entre hommes avec son cousin. Stephen avala quelques gorgées de sa bière. « Je suis encore très déçu, c'est certain, dit-il de manière franche. » Il marqua une légère pause. « Au fond, reprit-il, je n'en veux même pas à Caroline ou à son Roméo. J'en veux plutôt à ma chienne de vie. » Un lourd silence soudainement. Pascal se contentait de regarder Stephen.

« J'ai juste l'impression que c'est l'histoire de ma vie qui se répète. Une chienne de vie, je te dis. Depuis tout jeune, j'ai vite compris que je ne serais jamais le genre à connaître beaucoup de succès auprès des filles. J'ai toujours sur le cœur cette situation survenue sur la cour de mon école primaire. »

Stephen but encore un peu de sa bière. Une douleur certaine se lisait tout à coup sur son visage. « Je devais être en deuxième ou en troisième année. Quelques minutes avant que sonne la cloche pour la récréation, j'ai eu vent que des élèves de ma classe s'apprêtaient à jouer à une partie de tag barbecue. Tu sais ce jeu où les gars et les filles se courent après et où la personne qui se fait toucher doit accepter de recevoir un baiser ? » Pascal hocha la tête.

« Eh bien, c'est à ce maudit jeu que quelques-uns de mes camarades avaient décidé de jouer ce matin-là. Quand je suis arrivé sur la cour, j'ai fait comme d'habitude. Je me suis dirigé vers les élèves de ma classe. Ils paraissaient tous pas mal excités. Mais avant même d'avoir eu le temps de les rejoindre, une fille est venue m'intercepter pour m'informer que les meufs

avaient décidé, de façon unanime semblait-il, que je n'étais pas autorisé à participer au jeu avec le reste du groupe. Ça m'a bien sûr blessé de me faire barrer la route de cette façon-là, mais, sur le coup, je me suis dit que ça devait être à cause de la couleur de ma peau. Tu sais comment étaient les enfants à notre époque. La moindre différence pouvait devenir une raison valable pour mépriser l'autre. J'ai donc tenté de relativiser, de ne pas le prendre trop personnel. Toutefois, je me trompais. Je me suis rendu compte que le seul autre garçon noir de notre classe avait le droit, lui, de prendre part à ce satané jeu. J'ai senti mon cœur se tordre. Je me suis demandé pourquoi lui et pas moi ? Est-ce que j'étais aussi affreux que ça ? Imagine comment un tel rejet pouvait être difficile à encaisser pour un petit bonhomme qui espérait seulement pouvoir jouer avec ses amis.

— Comment as-tu réagi au message de la fille ?

— J'ai fait comme si de rien n'était. Tu me connais. Je lui ai dit que je comprenais et je me suis éloigné. J'ai passé toute la période de récréation à longer les murs de la cour d'école en solitaire et à ruminer mon humiliation. Je me rappelle, comme si c'était hier, de tous les efforts que j'ai dû faire pour ne pas éclater en sanglots, alors que j'avais les yeux pleins de larmes. Je me sentais tellement minable. »

Stephen termina sa bière. Pascal alla lui en chercher une autre. « La suite des choses, enchaîna-t-il après avoir remercié son cousin pour cette quatrième bouteille de *Ouf*, n'a pas été plus glorieuse pour moi. Au secondaire, je faisais constamment l'objet de moqueries de toutes sortes à cause de ma maigreur. Tu connais les ados. Ils sont capables de repousser les limites de la méchanceté vers les plus bas niveaux. Plus d'une fois, il m'est arrivé de me retrouver au milieu d'une classe entière qui riait de moi à la suite d'une vilaine blague au

sujet de mon corps. Disons que ça n'aide pas un jeune homme à se bâtir une confiance en soi. J'ai donc développé, durant mon adolescence, la ferme conviction d'être un individu repoussant. Pas très beau à voir. »

Stephen poussa un soupir. C'était la première fois qu'il s'ouvrait ainsi à son cousin. Pascal était, bien entendu, au courant de ses quelques complexes, mais il n'avait jamais jugé bon de lui donner des détails sur leur origine. Beaucoup trop orgueilleux pour se montrer fragile, il n'était pas du genre à vouloir se faire prendre en pitié. Surtout pas ! Ce serait le comble de son malheur.

« Je comprends que tu aies pu vivre des années pénibles durant ton enfance et ton adolescence. Cependant, je crois que les choses se sont tout de même un peu améliorées pour toi au fil du temps. » Stephen leva les yeux vers son cousin, curieux d'entendre ce qu'il avait à dire. « Regarde seulement la façon dont Caroline s'est blottie contre toi sur la piste de danse au club New Style. Tu me diras si c'est moi qui avais mal vu, mais elle ne semblait pas du tout détester le contact avec ton corps. »

Stephen sourit. Pascal touchait un bon point. « Tu peux bien sourire mon gars, lança-t-il, j'avais juste l'impression que la fille voulait te lécher sur place. » Stephen ne put s'empêcher de rigoler. Pascal en fit autant. « Sérieux mon gars ! s'exclama-t-il. Et que fais-tu aussi de ton amie Stacy ? Tu m'as déjà dit que l'une de ses sœurs t'avait confié que la fille avait un kick sur toi, non ? Yo ! Ce ne sont pas tous les mecs qui se voient offrir la chance de se taper une belle négresse, dans la mi-vingtaine, qui pratique la natation et qui porte encore des broches dans sa jolie gueule. » Stephen s'esclaffa. Il trouvait bien drôle la description que Pascal venait de faire de Stacy Jules. Une belle négresse, affirmait-il, dans la mi-vingtaine, qui pratique la natation et qui porte

encore des broches dans sa jolie gueule. Voilà. Tout avait été dit à l'intérieur d'une seule phrase. Il n'aurait lui-même pas su mieux la décrire.

« Ça tombe bien que tu me parles de Stacy, dit Stephen. J'ai beaucoup pensé à elle ces deux derniers jours. J'en suis venu à me dire que j'allais peut-être devoir essayer de tirer profit de ses sentiments pour moi. » Pascal, tout ouïe, se servit une autre pointe de pizza. Il gardait le silence pour laisser toute la parole à son cousin. « À quoi bon, reprit Stephen, continuer de jouer au gentil garçon ? C'est uniquement par respect pour Stacy que je me suis, jusqu'ici, résolu à garder notre relation au stade amical. Je ne sais pas comment te dire. Je crois que sa personnalité trop parfaite ne cadre simplement pas avec la mienne. Et je ne dis pas ça de manière négative envers Stacy. Elle est vraiment une personne extraordinaire. C'est pourquoi la simple idée de pouvoir abuser d'elle m'a toujours paru inacceptable. »

Pascal demeurait silencieux. Il hocha la tête pour signifier qu'il suivait. « C'est triste à dire, poursuivit Stephen, mais je crois malheureusement qu'on en est rendu là. Je dois cesser de me montrer ultra-sensible et doux comme un agneau avec les filles. Il est temps de changer de personnage. Je veux maintenant devenir un dragon.

— Yo ! lança un Pascal Louis souriant à pleines dents. Tu ne plaisantes pas mon gars. Un dragon qu'il dit !

— Je savais que l'image allait te plaire, affirma Stephen d'un ton amusé. Oui ! Un dragon. Et Stacy Jules pourrait bien devenir ma toute première prise. »

Sur ces mots, Pascal leva sa bouteille devant celle de Stephen en signe d'approbation. « Au dragon alors, dit-il.

— Alors au dragon », attesta Stephen.

Et les deux complices trinquèrent en riant aux éclats.

Adossé contre un mur, à proximité de la porte d'entrée du restaurant Monsieur Burger, Pedro Mendelli profitait de sa pause de 15 minutes pour respirer l'air du dehors. Le temps n'était pas particulièrement beau, car, une fois de plus, le soleil semblait jouer à la cachette derrière les nuages de pluie qui recouvraient le ciel, mais le jeune homme aimait faire un tour à l'extérieur à chaque fois qu'un moment libre se glissait au milieu de son horaire de travail. Son téléphone cellulaire en main, c'est sans grande surprise qu'il remarqua le nom du frère Jean-Baptiste Pierre parmi les notifications d'appels manqués qui figuraient sur son appareil. Cet homme, plein de zèle religieux, n'aurait certes pas raté une telle occasion de s'enquérir de la situation d'une âme nouvellement acquise par le Seigneur et qui ne s'était pas présentée aux programmes de l'église durant toute une fin de semaine. Il avait laissé, sur le répondeur de Pedro, un court message dans lequel il disait, sur un ton courtois et bienveillant, téléphoner pour vérifier si tout allait bien de son côté, après avoir noté son absence au culte d'adoration de samedi ainsi qu'à l'étude biblique de dimanche passés. Il terminait en lui demandant de le rappeler afin de donner de ses nouvelles et lui souhaitait une agréable semaine sous le regard de Dieu.

Pedro esquissa un léger sourire en coin. Malgré la délicatesse du geste, il savait qu'il ne retournerait pas l'appel du frère Jean-Baptiste. Il effaça le message de sa boîte vocale et rangea son cellulaire dans l'une des poches de son pantalon. Le jeune homme en avait gros sur la conscience depuis les événements survenus à la fin de son souper chez Mélissa. Cela faisait cinq

jours qu'il n'avait ni prié, ni pris le temps d'ouvrir sa bible. Pas même une seule fois. Pedro était conscient que ce n'était pas un comportement convenable. Il avait l'impression de s'enfoncer sans savoir comment mettre un frein à sa glissade. Peut-être n'était-il pas fait pour être un chrétien finalement. Depuis jeudi soir dernier, il était habité par le désir de se tenir loin de tout ce qui concernait, de près ou de loin, la Parole de Dieu. La culpabilité le rongait. Il avait mal à l'intérieur.

Quinze heures et quart. Il devait retourner dans le restaurant, sa pause étant déjà terminée. Il allait se remettre au boulot et tenter de reposer son esprit contrit en pensant à autre chose pour le reste de la journée.

C'est la larme à l'œil et le cœur en peine que Robert raccrocha son téléphone cellulaire. C'était Sébastien Drouin qui venait de lui annoncer le décès de son paternel, le pasteur Antoine Drouin. En plus d'être le plus humble des hommes que Robert avait eu le bonheur de côtoyer au cours de sa vie, Antoine avait aussi été la personne derrière sa conversion à la foi chrétienne adventiste et, plus tard, son intention de devenir lui aussi un prédicateur de l'Évangile.

Il se souviendrait toujours de la première fois qu'il avait rencontré cet attachant personnage. Cela remontait à une quinzaine d'années. Il avait 26 ans et se trouvait sur le chômage à la suite d'une mise à pied temporaire survenue à l'usine où il travaillait. Tandis qu'il faisait de la lecture sur un banc de parc du quartier Saint-Michel où il habitait à l'époque, son attention avait été attirée vers une conversation entre deux hommes assis à une table de pique-nique tout juste à sa gauche. L'un des types, qui devait être un Italien d'après son accent, vociférait avec énergie que la science moderne n'avait plus besoin de

l'existence d'un être suprême pour expliquer les merveilles de la nature et de l'univers. Il ajoutait que seuls les esprits complètement retardés pouvaient continuer de croire en ce genre de bêtises. La discrétion n'ayant jamais été son point fort, et désireux d'entendre la suite de cet échange, Robert n'avait pu s'empêcher de refermer son livre et de se tourner en direction des deux bonhommes. Il avait été frappé par l'attitude de celui qui, une bible à la main, devait être du nombre de ceux qui croyaient encore en un divin créateur. Ce dernier écoutait en silence l'argumentation de l'autre, attendant avec patience son tour pour prendre la parole. Lorsque l'italien lui avait enfin accordé le droit de s'exprimer, il avait, d'une voix très calme, commencé par le questionner.

« Depuis le début de la journée, de tous les objets que vous avez utilisés, lesquels, selon vous, auraient pu s'être formés par hasard, sans aucune intervention intelligente ? » L'italien était resté muet devant cette question. Il avait semblé désespérément chercher une réponse qui ne lui venait pas. Le croyant avait souri. Robert n'avait décelé aucune trace de moquerie ou de malice dans ce sourire.

« Vous avez bien raison de garder le silence mon ami, avait-il poursuivi. Rien dans notre expérience ici-bas ne nous permet de croire que le hasard soit capable de fabriquer quoi que ce soit d'utile et de fonctionnel. Même un objet au mécanisme aussi simple que ce beau stylo que vous portez dans la poche de votre chemise a forcément dû être pensé et confectionné par au moins une personne intelligente. On aurait beau placer toutes ses pièces dans une boîte et la secouer des milliards de fois, les chances que l'on parvienne à le reconstituer parfaitement de manière hasardeuse seraient presque nulles. Or, dans la nature, même les éléments que l'on qualifie de simples sont d'une complexité et d'une ingéniosité infiniment supérieures à tout ce que nous

arrivons à construire à l'aide de notre redoutable intelligence. »

Le croyant s'était arrêté, voulant peut-être laisser à l'italien l'occasion de placer un mot, mais son interlocuteur n'avait pas eu l'air de savoir quoi dire. « Ce que j'aime avec la science, avait-il repris, c'est que loin de systématiquement nous éloigner de Dieu, comme plusieurs personnes mal informées ont tendance à le prétendre, elle contribue souvent, au contraire, à affermir notre foi en son existence. Même qu'au cours des dernières décennies, nombreux sont les savants qui sont devenus croyants à mesure que la technologie nous permettait de découvrir des univers extrêmement sophistiqués, cachés à l'intérieur des éléments microscopiques qui se trouvent en nous et tout autour de nous. En d'autres termes, ces scientifiques, pas moins qualifiés que les autres, se sont mis à croire en l'existence d'un créateur, lorsque les nouvelles découvertes sont venues mettre à jour des mécanismes naturels beaucoup trop ingénieux pour être simplement le résultat d'un nombre incalculable de coups de chance. »

Le croyant s'était tu. L'italien avait paru vouloir soulever une objection, mais s'était ravisé. « Ce que j'essaie de vous dire mon ami, avait continué le prédicateur, c'est que s'il est vrai que ça prend une grande foi pour croire en l'existence d'un Dieu qu'on n'a jamais vu de nos yeux, ça prend une foi encore plus grande pour croire que tous les mécanismes tellement compliqués et merveilleux de la nature se sont formés uniquement par hasard, alors que cette explication va à l'encontre de la raison, de la logique, et même de tous les calculs de probabilité imaginables.

— Claudio », avait subitement crié l'italien. Un garçon d'environ 10 ans qui maintenait au sol une fillette, plus jeune que lui de quelques années, s'était arrêté pour regarder dans sa direction. L'homme avait fait un signe de la main

et, aussitôt, l'enfant avait relâché sa pauvre victime sans défense. En se relevant, la gamine lui avait asséné une solide tape à l'épaule droite en guise de vengeance. « Maria, tu ne frappes pas ton grand frère. » L'italien avait effectué cette intervention en faisant l'effort de camoufler un sourire. Il s'était excusé de cette brusque interruption auprès du croyant et avait dit devoir se sauver parce que l'heure du dîner des gosses venait de sonner. Les deux hommes s'étaient serré la main et le père de famille était allé rejoindre ses rejetons qui avaient entrepris un nouveau combat de lutte tout à l'avantage du plus vieux. D'un air amusé, l'homme de foi les avait regardés s'éloigner.

« J'espère qu'on ne vous a pas trop ennuyé avec notre petite confrontation d'idées », avait lancé le croyant en souriant. Robert lui avait rendu son sourire. « Pas du tout. J'ai trouvé vos arguments assez intéressants au contraire. Vous faites quoi dans la vie au juste ?

— Je suis un pasteur adventiste du septième jour. Je m'appelle Antoine.

— Moi, c'est Robert. »

Ils avaient marqué leurs présentations d'un léger hochement de tête. « Ça mange quoi exactement un adventiste du septième jour ? »

Le pasteur Antoine avait ri. « Disons que d'habitude, on est surtout connu pour ce qu'on ne mange pas. » Robert l'avait interrogé du regard. « On ne consomme pas les animaux qui sont déclarés impurs dans la Bible, avait-il expliqué. On se démarque aussi des autres religions chrétiennes par notre observation du sabbat biblique. D'où la précision « du septième jour » après le mot adventiste qui vient, pour sa part, d'un terme grec qui signifie arrivée ou venue. Autrement dit, nous sommes des chrétiens qui attendons le retour promis de notre Seigneur Jésus-Christ en nous appliquant à garder les

commandements de Dieu. »

Ils avaient bavardé encore quelques minutes et le pasteur Antoine avait dû mettre fin à leur entretien. Il devait se rendre à une réunion auprès d'un comité chargé d'organiser une série de conférences bibliques. Il avait remis à Robert un prospectus d'invitation. L'événement devait débiter un peu moins de trois semaines plus tard à l'Église adventiste de Sion. Robert avait promis de s'y rendre au moins une fois. Et il avait tenu promesse. Poussé par la curiosité, il s'était même pointé à cette grande campagne d'évangélisation dès sa soirée d'ouverture. Il avait ensuite assisté à une vingtaine de présentations sur les vingt-neuf à l'affiche au programme. Au terme de la croisade, un sabbat matin, en date du 30 octobre 1999, il s'était fait baptiser en tant qu'adventiste du septième jour.

Un an et demi plus tard, le mandat du pasteur Antoine, à l'Église de Sion, était arrivé à échéance. Il s'en était allé poursuivre son ministère pastoral aux États-Unis, dans la ville de Philadelphie, auprès de son épouse qui y faisait carrière en tant qu'avocate. En août 2003, Robert Prince avait cédé à un ardent désir de devenir pasteur. Par la foi, et peut-être aussi par un brin de folie, il avait pris le chemin de l'université Andrews, dans le Michigan, pour y suivre une formation en théologie. En 2008, il avait décroché son diplôme.

Robert dut s'asseoir sous le poids du choc et de ces quelques années de souvenirs qui venaient, en un éclair, de lui passer par la tête. La mort pouvait frapper sans avertissement. Ce cher pasteur Antoine qui n'était déjà plus, foudroyé tout d'un coup par un AVC. Malgré la distance et leurs occupations respectives, grâce à la magie des réseaux sociaux et des différents moyens de communication, les deux prédicateurs n'avaient jamais perdu contact. Même qu'une vingtaine de mois plus tôt, à la demande de Robert, le pasteur Antoine

était venu présider une semaine de prière à l'Église de Rosemont. Comme s'il avait pressenti l'éventualité d'un départ soudain, il avait particulièrement insisté sur l'importance de rester connecté en tout temps avec le Seigneur. Son message avait eu un impact considérable sur plusieurs membres d'église qui avaient manifesté leur envie de le revoir parmi eux pour un autre programme du genre. Le pasteur Antoine s'était engagé à revenir, si telle était la volonté de Dieu. Le grand Maître en avait cependant décidé autrement. Il avait jugé que le moment était venu pour son serviteur de se reposer de ses longues années de labeur au sein de son Église.

« Que l'Éternel ait ton âme, mon cher ami », murmura Robert.

De tous les acteurs comiques qu'elle connaissait, Louis de Funès était sans contredit celui qui la faisait le plus rigoler. Béatrice Voltaire ne se lassait tout simplement jamais de revisionner les films de cette grande légende du cinéma français. Ces quatre dernières fins de soirée, la femme s'était rabattue sur sa petite collection de DVD du défunt comédien pour essayer de surmonter l'anxiété qui s'était installée en elle depuis l'incident de la porte d'entrée. C'était la façon qu'elle avait trouvée de se détendre avant de se mettre au lit. Il n'y avait rien de mieux qu'un long-métrage du bon vieux de Funès pour chasser les pensées obscures. Pendant que l'acteur et son équipe habituelle de joyeux lurons y allaient de leurs pitreries dans *Le gendarme en vacances*, Béatrice, assise sur son doux tapis de velours de couleur crème, au pied de son spacieux divan en cuir blanc, riait de bon cœur. Cela lui faisait du bien. Six jours après les étranges événements nocturnes qui étaient venus secouer sa petite vie normalement sans histoire, elle commençait à peine à se sentir moins stressée à l'intérieur de sa maison. Le changement de serrure, prévu pour mercredi

prochain, allait probablement lui permettre de recouvrer un certain sentiment de sécurité chez elle, mais en attendant, elle pouvait au moins chercher des moyens de se changer les idées.

« Boo ! », souffla la voix de Luidgy dans son dos. Petit farceur. Elle ne l'avait même pas entendu s'approcher. « Très drôle », répliqua Béatrice sans se retourner. Ces deux frères étant à l'extérieur, Luidgy était son unique compagnon pour ce soir.

La femme sentit le cuir du divan grincer alors que son fils s'accoudait sur son dossier. C'était sa posture traditionnelle. Il venait régulièrement se placer au même endroit et dans la même position pour lui tenir compagnie lorsqu'elle regardait une émission de télévision. Il pouvait rester là, plusieurs minutes, avant de s'en retourner à ses petites affaires. Illustrateur fort talentueux, Luidgy, qui suivait une formation collégiale en arts plastiques, passait le plus clair de ses temps libres à bosser sur des idées de bandes dessinées. Béatrice supposait que ses quelques virées au salon lui permettaient d'aérer un peu son esprit créatif. À l'écran, les personnages continuaient de s'échanger leurs répliques hilarantes à un rythme soutenu. C'était au grand amusement de la mère de famille. Sauf qu'il y avait une ombre au tableau. Quelque chose qui clochait avec Luidgy ce soir. Un truc qui ne collait pas du tout. Son silence. Il n'avait émis aucun commentaire ni laissé entendre le moindre rire depuis qu'il était venu se poster derrière le divan. Ce n'était pas son comportement habituel. Tout ce que Béatrice parvenait à percevoir de lui, c'était les déplacements de ses coudes sur le dossier du canapé ainsi que sa respiration profonde et étrangement régulière. Mais le mutisme de son troisième fils n'était pas ce qui chicotait le plus Béatrice. Ce qui la turlupinait encore davantage, c'était l'impression qu'elle avait, depuis quelques minutes, que Luidgy avait les yeux braqués non pas sur la télévision, mais droit sur sa

nuque. Au début, la préposée aux bénéficiaires avait tenté de ne pas trop y faire attention, croyant que tout ceci ne se passait que dans sa tête. Cependant, au fil des secondes, la sensation de regard s'était vite appesantie sur elle jusqu'à devenir carrément menaçante. Il n'y avait rien de normal là-dedans. Béatrice avait soudainement froid dans le dos. Elle se retourna vivement pour regarder Luidgy, mais constata avec stupeur que ce dernier n'était pas là et qu'elle était seule au salon.

Les textos flatteurs s'enchaînaient dans sa boîte de réception. Elle ne comprenait pas ce que Stephen avait ce soir, mais Stacy, intriguée, se faisait un plaisir de relire chacun de ses nouveaux messages à Nadia Gagnon qu'elle avait à l'autre bout du fil, à l'occasion de l'une de leurs coutumières conversations de fin de soirée. « Ouin ! On dirait bien qu'il feel pas mal Don Juan ton bonhomme. »

Stacy ne savait que répondre à Stephen. Elle se questionnait sur ce soudain comportement séducteur qu'elle ne connaissait pas de lui ; d'autant plus qu'ils ne s'étaient pas parlé tous les deux depuis plusieurs semaines. Nadia décida qu'elle allait raccrocher afin de laisser sa consœur échanger plus librement avec Stephen. Un peu nerveuse, Stacy accepta tout de même de la laisser aller. Son cœur se mit à battre très vite. Elle se sentait comme livrée à elle-même. Elle s'aventura néanmoins à écrire quelque chose dans le but de briser la glace.

« *J'ignorais que tu me trouvais à ce point belle et charmante.* » Elle appuya sur la touche d'envoi en faisant la grimace. Était-ce une bonne réplique ? Elle espérait que oui. Au bout de deux longues minutes, Stephen lui répondit : « *En vérité, je te le dis, ta beauté n'a d'égale que ton charme*

irrésistible. » Stacy sourit. Stephen avait toujours eu du talent pour concocter de jolies phrases. Mais que voulait-il ?

« *Depuis le temps qu'on se connaît, pourquoi est-ce que c'est seulement ce soir que tu te décides à me faire ces remarques ?* » Elle tentait de prendre le contrôle de la conversation. Pour savoir ce que Stephen avait en tête, il valait mieux lui poser des questions directes. Encore quelques minutes d'attente. Son téléphone afficha un nouveau message.

« *Je pensais à toi ces jours-ci. J'ai réalisé à quel point j'étais bête de ne pas avoir constaté plus tôt la valeur de cette superbe jeune femme que j'ai le privilège d'avoir comme amie.* » Stacy ne trouva pas de réponse. Que pouvait-elle dire ? Elle se contenta de remercier Stephen pour ces gentilles paroles. Cela lui faisait chaud au cœur que de voir ce dernier lui parler de cette façon.

Un autre texto. « *Comme on dit, ce sont souvent les trésors qui se trouvent tout juste sous notre nez que nous avons malheureusement tendance à apprécier en dernier.* »

Touchée par ces mots, Stacy écrivit avec une certaine audace : « *Pourtant, moi, j'ai su t'apprécier dès nos premières rencontres.* » Mais la fille grimaça après avoir envoyé ce message. Elle n'aurait peut-être pas dû se compromettre aussi rapidement. Eh bien ! Tant pis ! C'était fait. Et si l'heure était venue pour Stephen et elle de se dire enfin les vraies affaires. Il la texta de nouveau. « *Que dirais-tu si on allait souper mardi soir, à l'occasion de la Saint-Jean ? On pourrait poursuivre cette intéressante discussion devant un bon repas.* »

Stacy Jules était ravie. Stephen l'invitait à sortir. On aurait dit que sa

patience était finalement récompensée. Les pulsations de son cœur s'accéléchèrent dans sa poitrine. Elle répondit qu'elle était partante. Stephen lui écrivit que c'était super. Il promit de lui téléphoner le surlendemain, lundi au soir, pour proposer un restaurant. Stacy lui dit qu'elle allait attendre son appel. Stephen lui souhaita une bonne nuit. Il termina son texto avec un bonhomme clin d'œil suivi de trois petits « x » en guise de baisers. Stacy trouva cela charmant. Elle en fit de même après lui avoir également souhaité de passer une agréable nuit et de faire de beaux rêves.

Chapitre 4

Vers un premier rendez-vous

Épuisé après un quart de travail bien chargé au restaurant, Pedro Mendelli, une fois sorti de sous la douche, alla s'écraser dans son lit pendant que les chansons enregistrées sur le lecteur multimédia de son ordinateur tournaient dans un ordre aléatoire. Une deuxième fin de semaine consécutive venait de s'écouler sans qu'il ne s'était pointé le bout de nez à l'église. Le sentiment de culpabilité ne faisait que s'alourdir sur son âme. Il aurait voulu ne jamais avoir connu la vérité du message biblique. Les ignorants avaient vraiment une sacrée veine. Ils pouvaient demeurer dans une confortable insouciance sans jamais se sentir rongés par une conscience qui en savait trop pour garder le silence.

Quelques notes d'une guitare acoustique se firent entendre. Cette introduction lui disait quelque chose. La voix d'une chanteuse confirma rapidement son impression. Il s'agissait d'un chant chrétien fort connu qui avait pour titre *Dieu tout-puissant*. Mais Pedro n'avait pas tout à fait le cœur à écouter des hymnes de louange. Il pensa à se rendre jusqu'à son ordinateur pour lancer un autre morceau, mais décida de laisser tomber. Les paroles et la douce mélodie du cantique commençaient déjà à apaiser son esprit. Il resta donc allonger sur sa couche et ferma les yeux.

« De tout mon être, alors s'élève un chant, scandait la chanteuse, Dieu tout-puissant que tu es grand. » Pedro inspira profondément. Pour la première fois depuis sa soirée chez Mélissa, il se sentait réceptif à un message religieux. La chanson semblait mettre le doigt sur la blessure qui l'affligeait. Pedro s'était peut-être éloigné de la source. L'essence même du christianisme reposant sur le salut par la foi en Jésus et non par les œuvres, il aurait dû se raccrocher aux mérites du Christ pour revenir à Dieu à la suite de sa fornication avec son ex-copine. Au lieu de cela, il avait laissé la honte le convaincre que sa faute était trop dégoûtante pour être pardonnée.

Pedro continuait de se laisser bercer par le cantique. Le nom de Stephen Mésidor lui passa alors par la tête. Cette chanson était, à son souvenir, l'une des préférées de ce dernier. C'était d'ailleurs de lui que Pedro en avait obtenu une copie. Cela faisait un bail qu'il n'avait pas eu de nouvelles de celui qui lui avait fait découvrir la doctrine adventiste. Stephen ayant tout d'un coup cessé de fréquenter son église, Pedro avait fini par le perdre de vue au fil des mois. Il se demanda ce que pouvait bien devenir son ancien collègue de travail chez Priorité Santé. Bossait-il toujours à la pharmacie ? Il allait devoir lui passer un coup de téléphone, un de ces jours.

« Quand mon Sauveur, poursuivait l'artiste, éclatant de lumière, se lèvera de son trône éternel... » Pedro poussa un soupir de soulagement tandis que le chant tirait à sa fin. Il savait désormais ce qu'il lui restait à faire pour retrouver la paix intérieure. « Je redirai dans son divin séjour, concluait la femme, la voix pleine d'espérance. Rien n'est plus grand que ton amour. » Sur les dernières notes de guitare marquant la fin de la chanson, Pedro se leva et alla fermer la musique. Il s'agenouilla ensuite devant son lit et adressa une prière de repentance, remplie de gratitude, à un Dieu qu'il savait maintenant, déjà disposé à passer l'éponge sur son écart de conduite.

C'est au moment où elle achevait d'arranger sa coiffure, devant le miroir de la salle de bains, avant de prendre la route pour le boulot, que Béatrice Voltaire entendit une sorte de claquement bizarre – comme un bruit de talons hauts – sur le plancher en bois-franc du corridor. *Quoi encore ?* se demanda la mère de famille. Il n'y avait personne d'autre qu'elle à la maison ce matin et, de toutes les façons, ce n'était certainement pas l'un de ses garçons qui allait se promener avec des escarpins dans les pieds. La femme

ouvrit la porte du cabinet de toilette et glissa timidement la tête au travers le cadre pour jeter un coup d'œil dans le couloir. Elle ne fut pas du tout surprise de n'y trouver personne. Peut-être avait-elle simplement imaginé ce son étrange. Cela devait être un peu normal que d'avoir les nerfs à vif après les situations particulières qui s'étaient produites dernièrement. Plus ou moins rassurée, elle s'apprêtait à refermer la porte afin de finaliser sa préparation lorsque les mêmes bruits de pas se firent entendre à l'autre bout de la maison. Béatrice avait l'impression que cela provenait de la salle à manger. Elle soupira dans un mélange d'inquiétude et d'agacement.

« Qui est là ? », s'écria-t-elle, anxieuse, en sortant de la pièce.

Pas de réponse. Sauf que le rythme des claquements de talons sur le sol s'accéléra. Une image très sinistre se dessina alors dans l'esprit de Béatrice. C'était celle d'une personne agitée qui tournait en rond dans la salle où la petite famille prenait ordinairement ses repas. La belle quadragénaire commençait à avoir vraiment peur.

« J'ai mon cellulaire en main. Je vais appeler la police si vous ne fichez pas immédiatement le camp de ma demeure », menaçait-elle sur un ton qu'elle espérait suffisamment convaincant pour intimider l'intrus. Les bruits de pas cessèrent. Mais le problème, c'était qu'elle mentait. Son portable se trouvait sur la table du salon qui formait une grande aire ouverte avec la cuisine et la salle à manger. Béatrice savait donc qu'elle ne pourrait tenter d'aller y récupérer son téléphone sans tomber nez à nez avec l'individu qui se trouvait dans son logement. Il serait plus prudent pour elle – *et beaucoup plus sage également* – de se diriger vers la porte d'entrée et de quitter les lieux au plus vite. Une fois à l'extérieur, elle pourrait demander à un voisin la permission de composer le 911.

Béatrice décida cependant qu'il était hors de question qu'elle fit venir les autorités sans avoir d'abord eu la confirmation visuelle de la présence d'un étranger chez elle. La femme ne voulait pas finir avec la réputation d'une espèce de timbrée qui laissait son imagination lui inventer des scénarios d'horreur. Elle marcha donc jusque dans la cuisine et se tint à un endroit de la salle qui lui permettait d'avoir une vue d'ensemble sur les trois pièces. La place était vide. Cette constatation la désappointa au plus haut point. Mais que lui arrivait-il ? Était-elle en train de perdre la boule ? Béatrice sentit des larmes de consternation lui monter aux yeux. Mais elle ne voulait pas se mettre à pleurer. Elle ne le devait pas.

« Estrela ! », chuchota une voix féminine juste derrière elle. Pétrifiée et tremblotante, Béatrice fit volte-face, les bras tendus devant elle, comme si elle était prête à repousser un agresseur. Une fois de plus, elle ne vit personne, mais entendit les talons hauts qui se déplaçaient bruyamment vers la section de la maison où se trouvaient la salle de bains et les quatre chambres à coucher. Elle se lança dans le corridor, bien certaine d'y découvrir finalement quelqu'un, mais les bruits de pas cessèrent dès qu'elle se présenta dans le long couloir. Béatrice entama néanmoins une marche rapide vers l'autre extrémité de sa résidence. Elle n'aurait su dire d'où lui venait, malgré toute la frousse qui la traversait, une pareille témérité, mais la femme avait besoin de savoir ce qui se tramait entre les murs de son domicile.

Elle arriva juste à temps à la hauteur des piaules pour voir la porte de la deuxième pièce à sa gauche se refermer avec fracas. La violence de l'impact fut telle que Béatrice sursauta et laissa échapper un cri de surprise. Elle sentit ses jambes se ramollir et pensa qu'il était peut-être temps de déguerpir. Elle rejeta toutefois de nouveau l'idée de prendre la fuite. Elle était trop près du but. Il fallait qu'elle se rendît jusqu'au bout de sa poursuite.

Béatrice s’immobilisa devant la turne de Stephen, son fils aîné. Son cœur battait à une vitesse infernale, mais cela ne l’empêcha guère de coller une oreille à la porte. Elle voulait entendre s’il y avait du mouvement dans la pièce. Mais pas un son. Elle tourna la serrure et poussa le battant. Une rafale d’air frais pénétra dans la chambre par la fenêtre ouverte, mais, à part cela, il n’y avait pas un chat. Est-ce que c’était là l’explication à la brutale fermeture de la porte ? Un vulgaire coup de vent ? Mais qu’en était-il des claquements de souliers à talons hauts ? Que dire aussi de cette voix de femme qui lui avait murmuré ce mot mystérieux ? Qu’est-ce que c’était encore ? Estrela ? Oui, c’était bien ce qu’elle avait entendu.

Béatrice se trouvait dans la confusion la plus totale. Elle ne savait que penser. Comment allait-elle raconter ces événements à ses trois gars ? Peut-être valait-il mieux ne pas le faire, tout comme elle ne leur avait pas non plus parlé de cette curieuse sensation de regard menaçant qu’elle avait ressentie sur sa nuque, l’autre soir, pendant qu’elle regardait la télévision toute seule au salon. En attendant de faire la lumière sur tous ces phénomènes, et craignant surtout de passer pour une véritable folle, elle préférait garder ces choses-là pour elle.

Béatrice Voltaire courut jusque dans sa chambre pour s’emparer de son sac à main. Elle passa par la salle de séjour pour prendre son cellulaire et sortit de chez elle à la hâte, incapable de se défaire de la question troublante – *et pas vraiment rationnelle* – qui commençait à lui trotter dans la tête.

Y avait-il un mauvais esprit, à l’intérieur de sa maison ?

De retour sur le plancher de la pharmacie après ses 30 minutes de lunch,

Stephen se donna comme mission première de remplir les tablettes ainsi que les présentoirs des produits qui étaient en spécial pour la semaine. En accordant environ une heure à cette besogne pas tellement exigeante, le reste de son après-midi de travail devrait filer passablement vite. Le jeune homme était de bonne humeur. Il s'affairait à la tâche avec un sourire difficile à cacher sur le visage. Une collègue travaillant à la caisse avait tenté de découvrir la cause de son enthousiasme, mais Stephen ne lui avait rien confié. Il l'avait laissée s'en retourner à son poste avec ses petites suppositions personnelles.

Le commis de pharmacie avait de bonnes raisons de se réjouir. La veille, avant de se coucher, il avait appelé Stacy pour savoir si elle était encore intéressée à sortir avec lui ce soir. Dans un élan d'excitation qu'elle n'avait probablement pas été en mesure de refréner et que Stephen avait trouvé comique, elle avait répondu que oui. La conversation n'avait pas duré. En moins de cinq minutes, ils s'étaient arrêtés sur un programme. Ils devaient se rencontrer à 19 heures, à la station de métro Berri-Uqam. Ils allaient commencer par se rendre au Vieux-Port et, si l'averse que les météorologues annonçaient sur Montréal durant la soirée – comme c'était le cas à tous les 24 juin – ne tombait pas encore trop fort, ils entendaient prendre, le parapluie de Stacy en main, une petite marche de santé au bord du fleuve Saint-Laurent. C'est à partir de là, qu'ils feraient leur choix d'un restaurant pour le souper. En finissant de travailler à 15 h 30, Stephen allait avoir tout le temps voulu pour se rendre chez lui et se préparer, comme il le fallait, pour son premier vrai rancart.

« Tu ne veux pas me le dire, lança Yvonne depuis la caisse où elle travaillait, mais je suis certaine qu'il doit y avoir une fille en arrière de tout ça. » Stephen posa, sur sa collègue, un regard amical. « On ne peut absolument rien te cacher, toi. » La caissière lui sourit. « Je le savais », chantonna-t-elle

toute fière. Stephen s'esclaffa et s'éloigna en secouant la tête.

Il était presque 18 heures. Stacy commençait à ressentir un certain trac. Scrutant son image au travers la glace accrochée au mur, au-dessus de sa commode, elle s'appliquait à mettre la touche finale à son maquillage léger et discret. Et voilà ! C'était fait. Elle rangea sa trousse et entreprit, juste pour la millièème fois, d'examiner de près son reflet afin de s'assurer que rien ne clochait. La demoiselle ne se trouvait pas si mal. Elle espérait que Stephen allait être du même avis. Satisfaite de ce qu'elle voyait, elle exécuta quelques poses coquines devant le miroir, s'envoya un baiser de la main et se fit un clin d'œil. Stacy se trouva ridicule, mais cela ne l'empêcha pas d'en sourire pour autant.

Dans une vingtaine de minutes, elle allait sortir pour sauter à bord du premier bus qui la conduirait à la station de métro la plus près. Stacy possédait une voiture, mais, compte tenu des difficultés qu'il pouvait y avoir à se garer dans le Vieux-Port, Stephen et elle avaient jugé plus convenable d'utiliser le transport en commun. De toute manière, question de limiter sa consommation d'essence et d'éviter, le plus souvent possible, les problèmes de stationnement, elle optait fréquemment pour ce mode de déplacement. Cela expliquait pourquoi elle gardait toujours une carte chargée d'un titre mensuelle dans sa sacoche. Ah ! Il manquait un truc-là. Elle avait failli oublier. Stacy prit un flacon de son eau de toilette favorite et en vaporisa une petite quantité sur le t-shirt qu'elle portait. L'agréable odeur se répandit aussitôt dans la chambre. De sa main droite, elle se fit un pouce en l'air. La fille se sentait maintenant fin prête pour son rendez-vous.

Stephen et Stacy entrèrent tout joyeux au Cusina Di Mamma. C'était le restaurant sur lequel ils avaient arrêté leur choix au terme de leur promenade dans les rues toujours très fréquentées du Vieux-Port de Montréal. Stephen Mésidor était satisfait de sa soirée. Tout se déroulait à merveille. Stacy était radieuse. Vraiment. Il avait l'impression de la voir sous un autre jour. Sexy dans sa veste élastique de couleur bleu clair, ses leggings noires et ses chaussures blanches, elle s'était montrée dynamique et enjouée dès le moment de leur rencontre aux tourniquets de la station de métro jusqu'à cet instant présent. Bavarde et taquine, elle n'avait pratiquement laissé aucun temps mort dans leur échange qui n'avait cessé de sauter d'un sujet à un autre. C'était sans parler de son large sourire aux dents brochées. Stephen se surprenait de n'avoir jamais vu, avant ce soir, comment Stacy Jules avait effectivement une jolie tronche. C'était Pascal qui avait raison. Mettez-lui sur le dos, l'un de ces uniformes aguichants que l'on achetait dans les boutiques érotiques et la fille au corps mince et musclé devenait un vrai fantasme ambulante.

Stephen se réjouissait également du fait que les verres de rhum ingurgités avant de quitter sa demeure avaient eu pour effet de le garder dans de bonnes dispositions psychologiques pour sa sortie. L'alcool l'avait rendu assez détendu pour qu'il profitât du moment sans qu'il ne se laissât envahir par des questionnements ou des pensées négatives sur son apparence. Il arrivait sans difficulté à tenir le rythme de la conversation et parvenait à placer, çà et là, quelques remarques amusantes qui ne manquaient pas de faire rire la fille. Il se félicitait d'avoir su consommer juste la quantité nécessaire de boisson alcoolisée pour se sentir bien dans sa peau.

Une serveuse, gentille et courtoise, se présenta à la porte afin de les accueillir. C'était une femme qui devait être dans la cinquantaine et qui

s'appelait Michèle (Stephen avait lu le prénom sur l'étiquette épinglée à son uniforme). Elle leur assigna une table quelque part vers le milieu de la salle à manger pleine de clients. L'atmosphère de l'endroit était chaleureuse. De la musique italienne traditionnelle jouait dans les haut-parleurs et une incroyable odeur de bonne nourriture flottait dans l'air. Stacy retira sa veste de sport et la posa sur le dossier de sa chaise, dévoilant un chandail à manches courtes, aux rayures horizontales bleues et blanches, qui présentait un dégradé dont le ton des couleurs diminuait progressivement depuis le haut du vêtement en allant vers le bas. Stephen qui s'était assis à la place située de l'autre côté de la petite table ronde la regardait, sous le charme. Elle était mignonne dans sa tenue.

« Quelque chose me dit qu'on va bien manger », lança-t-elle tout sourire tandis qu'elle s'asseyait.

« C'est drôle, mais j'ai le même feeling », répondit Stephen en ouvrant l'un des deux menus que la serveuse leur avait remis au comptoir de réception. Ils ne s'étaient pas trompés. Devant l'embarras du choix, ils avaient pris des plats différents afin de pouvoir se les partager moitié-moitié. Si la lasagne de Stephen avait été savoureuse, c'était l'assiette d'escalope de veau à la milanaise, servie avec une imposante portion de frites, commandée par Stacy qui avait sans contredit remporté la palme de la soirée. Les deux jeunes gens avaient également demandé une bouteille de vin rouge pour agrémenter le repas ainsi que des granités au chocolat en guise de dessert. Un souper copieux, à un prix étonnamment abordable, qui ne les avait assurément pas laissés sur leur appétit. Après que Stephen se fut chargé de payer la note et de laisser un généreux pourboire à la sympathique serveuse, Stacy lui demanda de bien vouloir l'excuser quelques minutes tandis qu'elle se retirait pour se rincer la bouche. Stephen décida d'en faire autant. On ne savait jamais ce que pouvait

réserver la suite des choses. Un arrêt dans la toilette des hommes lui donnerait aussi l'occasion de se vider la vessie et de s'assurer que les quelques verres d'alcool qu'il venait d'ajouter dans son organisme n'avaient pas trop altéré la coordination de ses mouvements. Il fut content de constater que non. Il arrivait encore à se déplacer sans tituber. Lorsque Stephen revint à la table, Stacy l'y attendait. Elle tenait dans sa main droite un petit boîtier vert duquel elle tira une bande rafraîchissante qu'elle déposa sur le bout de sa langue. Elle lui sourit et lui en offrit une. Stephen la prit, en dépit de la gomme à la menthe qu'il avait déjà dans la bouche. Une haleine n'était jamais trop fraîche. Stacy se leva puis enfila sa veste.

En sortant du restaurant, ils décidèrent de marcher encore un instant dans le Vieux-Port, peu intimidés par la pluie légère et le temps frisquet. Ils s'arrêtèrent à quelques pas à peine du Cusina Di Mamma, sur un lieu marqué d'une banderole sur laquelle on pouvait lire : *Les amoureux de Vicky*. Une artiste, petite et menue, accompagnée d'un pianiste et d'une guitariste, interprétait sur la place publique, sous un chapiteau de fortune, quelques grands titres de Vicky Leandros. « Vivre ma vie, scandait-elle avec émotion dans son micro. Pour avoir ton sourire le matin près de moi. Oublier le temps qui s'en va. Sentir battre mon cœur tout au long des heures. Et ne vivre que pour toi. »

Ils étaient arrivés à la fin du tube. La cinquantaine de spectateurs attroupés autour du trio applaudirent chaleureusement la performance de la chanteuse. Sans tarder, les musiciens attaquèrent les premières notes du prochain succès. *Un jour, mon rêve*. Stephen aimait bien cette chanson. Stacy aussi apparemment. Le jeune homme dut faire un effort pour cacher sa surprise lorsqu'elle lui prit les deux mains. « Voulez-vous m'accorder cette danse Monsieur Mésidor ? » Stephen jeta un rapide coup d'œil autour de lui. Il

n'avait pas remarqué que quelques couples valsaient sur les airs romantiques auxquels ils avaient droit, sans autres frais que des dons volontaires, en cette fin de soirée de la Saint-Jean Baptiste.

« Bien entendu, gentille demoiselle », répondit-il. Comme si elle n'avait attendu que cela, Stacy s'avança vers lui et passa les bras autour de sa taille. Il lui rendit son étreinte et ils engagèrent la danse, se balançant simplement de droite à gauche, d'un pas lent et régulier. Le contact avec le corps de Stacy était doux et les effluves de son parfum cajolaient l'odorat de Stephen. Elle accota la tête contre sa poitrine au moment où la chansonnière introduisait le second couplet de l'œuvre.

« Il faut bien que la vie donne à chacun son tour. Un peu de ces jours gris, un peu de ses beaux jours. » Bien que ces pas de danse avec Stacy Jules n'avaient rien d'aussi enflammés que les mouvements de hanches effrénés qu'il avait échangés avec Caroline Jacques au New Style, Stephen ne put contenir un début d'érection. C'était toute la tendresse avec laquelle elle se blottissait contre lui qui lui faisait cet effet. Sans doute avait-elle senti ce qui se passait au bas de sa ceinture, car elle releva un moment le visage pour le regarder dans les yeux, en arborant son plus beau sourire.

« Un jour, mon rêve, poursuivait la chanteuse, sera réalité. Les mots que j'espérais chanteront sur ses lèvres. » Il se passait quelque chose que Stephen ne comprenait pas. Quelque chose d'inattendu. Était-il en train de se laisser séduire par Stacy ? Que faisait-il de son plan de départ ? Qu'en était-il du dragon et de son désir de consumer le monde entier ? Allait-il se laisser prendre à son propre jeu ? Quoi qu'il en fût, il réfléchirait à tout cela plus tard. Dans l'immédiat, il avait un rancart qu'il lui restait encore à boucler de la bonne façon.

« Qui sera le garçon, terminait l'artiste à la voix mielleuse, qui me dira je t'aime ? » Applaudissements et sifflements suivirent la conclusion de la chanson. Les musiciens laissèrent leurs instruments et s'approchèrent de la chanteuse en saluant la foule avec de galantes courbettes. L'interprète de Vicky remercia tous ceux et celles qui avaient eu la gentillesse de s'arrêter afin d'assister à la représentation et souhaita une bonne fin de soirée et un bon retour à la maison à son public.

Stephen et Stacy reprirent leur marche en direction nord, vers le Vieux-Montréal. La pluie semblait vouloir s'arrêter. Ils se tenaient maintenant par la main comme un parfait petit couple. La jeune femme était volubile et le complimentait sur ses talents de danseur. Stephen, qui jugeait qu'elle exagérait un peu, car, selon lui, il n'avait fait que se balancer sur ses deux jambes, était néanmoins touché de la voir aussi heureuse de se retrouver en sa compagnie. Il ne manquait plus qu'un baiser pour sceller cette belle soirée. Et Stephen savait exactement où cela devait avoir lieu. Ils arrivèrent à la fontaine de la place Vauquelin qui se trouvait à proximité d'une entrée conduisant à la station de métro Champs-de-Mars. Il invita Stacy à s'asseoir auprès de lui sur le bord du bassin froid et humide, à quelques mètres vis-à-vis de la statue du courageux lieutenant de vaisseau en mémoire duquel l'espace avait été nommé. La fille obéit sans poser de questions. L'idée de se mouiller un peu les fesses ne paraissait pas tellement l'inquiéter. Le cœur de Stephen bondissait dans tous les sens à l'intérieur de sa cage thoracique, mais il se sentait prêt à franchir la dernière étape. Le son produit par l'eau qui jaillissait des nombreux petits jets de la fontaine avait quelque chose de magique. Le moment était solennel.

Comme pour lui insuffler la dose de cran dont il avait besoin pour aller jusqu'au bout de sa démarche, un homme qui avait à la fois l'air d'un motard et d'une vedette rock, debout non loin d'eux, grattait sa guitare en entonnant, avec

beaucoup de justesse et dans un français québécois tout ce qu'il y avait de plus pur, *Un beau grand slow* de Éric Lapointe : « Wooh ! J'y vas-tu ou ben si j'y vas pas ? Y a calé d'un coup sec son double tequila. » Stephen trouvait que le morceau s'apprêtait, on ne pouvait mieux, à la circonstance. Il pouvait s'inspirer de la hardiesse de ce type en fauteuil roulant qui, dans le vidéoclip de la chanson, s'approchait de la belle inconnue dont il était amoureux afin de l'inviter à la danse. « Viens-tu danser, continuait le chanteur, un beau grand slow ? Viens-tu danser, un beau grand slow collé ? »

« J'ai envie de t'embrasser », s'empressa de dire Stephen avant que le courage ne vînt à lui manquer. Stacy sourit. Elle était jolie. Un courant d'affection traversa les entrailles de Stephen Mésidor. Il inspira lentement pour ne pas se laisser renverser par la violence de ce sentiment. « J'en ai aussi envie, mais ce sera une grande première pour moi. » Stephen hocha la tête. Il comprenait la nervosité qui devait habiter son amie en ce moment précis. Il la ressentait également. « Dans ce cas-là, on sera deux », souffla-t-il. Stephen savait qu'il n'apprenait rien à Stacy en disant cela. Il ne lui avait jamais caché son inexpérience en matière de relations amoureuses. Il soupçonnait même que c'était l'une de ses facettes qui l'avaient rendu attirant à ses yeux. « Alors, on s'y prend comment ? », demanda celle qui était peut-être sur le point de devenir sa toute première conquête.

Elle posait là une excellente question. Stephen se débarrassa de la gomme qu'il mâchait dans un papier mouchoir qu'il fit ensuite disparaître dans la même poche, de son pantalon, d'où il l'avait sorti. « Je pense qu'un bon début, serait de commencer par réduire la distance entre nous », plaisanta-t-il en tendant une main à Stacy pour qu'elle se rapprochât. La fille la lui prit timidement. Elle se leva et le surprit, pour une seconde fois, en venant s'asseoir en califourchon sur ses cuisses. Il sentit son sexe se raidir

instantanément. « Est-ce que nous sommes assez proches maintenant ? » demanda-t-elle. Ce n'était pas exactement ce que Stephen avait voulu dire lorsqu'il avait parlé de se rapprocher, mais c'était encore vachement mieux que ce à quoi il avait pensé. « Tout à fait, ma chère. »

« Wooh ! A s'est collée su'lui, disait au même instant le chanteur, alors qu'il passait tout près d'eux. Dans ces cas-là, une étincelle suffit. » Le rockeur leur adressa une salutation de la tête. « Tout comme le feu qui pogne dans l'foin, crachait-il en poursuivant son chemin autour de la fontaine, puis qui brûle la grange. »

Stephen et Stacy se sourirent. L'heure de vérité venait de sonner. Le jeune homme soupira pour se détendre un peu. Il avança son visage vers celui de la fille et posa ses lèvres sur les siennes. Elles étaient tendres. Elles étaient pulpeuses. Elles étaient suaves. Stephen savait qu'il était en train de vivre l'un de ces moments qui restaient à jamais gravés dans la mémoire. Le tout premier baiser. Après toute une vie d'attente, il y avait enfin droit. Quelle grande joie ! Le bonheur de se savoir désiré. Cela n'avait pas de prix. Stacy inclina légèrement la tête sur le côté et ouvrit la bouche. Stephen y glissa sa langue qui effleura celle de la charmante nageuse. Elle gémit, se crispa le bas du corps et l'enlaça très fort. Dans son emballement, Stephen oubliait de faire quelque chose d'essentiel. Respirer. Il détourna la tête et inspira. Stacy en profita, elle aussi, pour s'aérer les poumons. Cette interruption nécessaire à leur survie leur fit rire. Mais pas pour bien longtemps. Ils remirent cela sans tarder. Cette fois-ci, leurs langues se caressaient et s'entremêlaient avec plus de souplesse. La technique était en train de rentrer. On aurait dit que c'était quelque chose de naturel chez les humains. Après de longues minutes à se galocher, ils s'arrêtèrent en sueur. La passion avait fait grimper leur température corporelle au point qu'ils ne ressentaient même plus la fraîcheur qu'il faisait à l'extérieur.

Stacy posa la tête sur l'épaule gauche de Stephen. Il pouvait sentir la douce chaleur de son souffle sur son cou. Il ferma les yeux pour savourer pleinement son premier grand triomphe sentimental. « Merci », chuchota Stacy à son oreille. Stephen sourit. Son cœur battait très vite. « Merci à toi Stacy. Merci à toi. »

Conclusion

Une gitane de rêve

Quatre jours après le franc succès de son rendez-vous galant avec Stacy Jules, par un superbe samedi après-midi ensoleillé, Stephen se promenait sur la rue Crescent, dans le centre-ville. Il tenait dans ses mains un sac en plastique dans lequel il transportait les deux jeans qu'il venait de s'acheter. Il avait aussi, dans les pieds, de nouvelles baskets qu'il s'était procurées dans le même magasin que les pantalons. L'été était enfin arrivé et, par-dessus tout, il avait maintenant une petite amie. Voilà deux excellentes raisons pour pousser un mec à vouloir amorcer un renouvellement de sa garde-robe.

Stephen avançait d'un pas lent. Le désormais ex éternel célibataire qu'il était ne voyait pas pourquoi il devait se presser. Il avait congé de travail pour tout le week-end, le ciel était bleu et il faisait bon sentir les rayons du soleil sur la peau après de si longs mois passés à subir le froid du Québec. Les visages souriants qu'il croisait sur son chemin, de même que les vêtements courts que trimbaient plusieurs femmes sur leurs corps, lui confirmaient qu'il n'était pas le seul à éprouver du soulagement devant l'ouverture de la période estivale. *Vive le féminisme !* pensa Stephen à la blague. On n'avait même plus besoin de feuilleter des magazines osés en cachette pour zieuter de jolies filles en tenues sexy. De nos jours, il suffisait d'une balade à l'extérieur quand il faisait chaud. Ce n'était pas lui qui allait se plaindre d'une aussi vertueuse évolution dans le domaine des mœurs.

Stephen commençait tout d'un coup à avoir soif. Mais il ne voulait pas de n'importe quoi. Il avait envie d'une bière bien froide. En approchant de Sainte-Catherine Ouest, il vit justement un bar dont l'entrée donnait sur Crescent, à l'intersection des deux rues. Au-dessus de la porte, en grosses lettres dorées, il y était inscrit le nom de la place : Le Free Spirit. Stephen ne connaissait pas l'endroit, mais il n'avait pas l'intention de jouer au garçon capricieux. Du moment où l'on pouvait lui servir quelque chose de frais et

d'alcoolisé à boire, cela ferait son bonheur. Il pénétra à l'intérieur de l'établissement. La structure et l'ameublement du Free Spirit étaient en bois massif et paraissaient bien entretenus. Son plancher spacieux contenait une quinzaine de tables à deux et à quatre places qui étaient disposées autour d'un large bar circulaire, entouré de hauts tabourets pivotants. Des téléviseurs à écrans plats, de divers formats, étaient suspendus un peu partout dans la salle. À la gauche de la lourde porte d'entrée, se trouvait une petite scène de forme triangulaire, également faite dans un bois solide. Tout, dans le lieu, inspirait la durabilité et le confort.

Les neufs clients présents – huit hommes et une femme – étaient installés, chacun en solitaire à une table, et buvaient en silence, les boissons qu'ils avaient commandées. Stephen trouva assez inhabituelle, cette absence d'interaction entre les consommateurs, mais il n'en fit cependant pas grand cas. Fallait croire qu'il n'était pas l'unique personne à Montréal qui pouvait s'arrêter pour prendre un verre sans avoir absolument besoin d'être accompagnée. Il marcha jusqu'au bar et, déposant son sac sur le comptoir, il prit place sur l'un des tabourets. Le barman, un charmant bonhomme dans la trentaine, chiquement vêtu, de belle carrure, aux cheveux bruns, bouclés et coupés court, ne tarda pas à se présenter pour prendre sa commande. Stephen demanda une bière qui lui fut servie en moins de deux. Il dit merci au serveur, lui laissa un peu de monnaie et porta le récipient à sa bouche. Il sentit le pétillant et rafraîchissant liquide couler en douceur dans le fond de sa gorge. Cela lui procura une pointe d'extase. Le temps de le dire, il avait avalé presque la moitié de sa bouteille. Quel délice ! C'était en plein la sensation qu'il recherchait.

— Ça descend bien, n'est-ce pas ? », s'exclama le barman, dans son élégant gilet noir à rayures verticales blanches et sa chemise gris métallisé.

Stephen comprit que l'homme avait pu lire une expression de satisfaction sur son visage après qu'il eut fini d'engloutir une demie bouteille de bière, presque d'un seul trait. « Tellement ! Acquiesça-t-il. Elle est vraiment bonne. » Le type sourit en approuvant de la tête et déposa une autre bouteille devant Stephen. Le jeune homme lui adressa un regard interrogatif.

« C'est la tradition. Mon instinct me dit qu'il s'agit de votre première visite au Free Spirit. Vous avez donc droit à une consommation offerte par la maison. J'aurais pu vous laisser choisir autre chose, mais je me suis permis de penser qu'une autre bière ferait bien votre affaire. » Stephen lui déclara qu'il avait visé juste et le remercia pour cette attention. Il but ensuite, avec énormément d'appréciation, quelques nouvelles gorgées d'alcool.

Stephen Mésidor attaquait sa consommation gratuite lorsque la luminosité des lumières du bar diminua faiblement. La salle fut aussitôt plongée dans une sorte de semi-pénombre. Il regarda tout autour de lui et constata que les clients avaient soudainement été tirés de leur bulle. Toutes les faces étaient tournées vers la scène qui brillait maintenant sous l'éclat d'un puissant projecteur couleur rouge feu. Une femme aux allures de gitane apparut alors dans la pièce et monta sur les planches de l'estrade. Elle était resplendissante. Elle se déplaçait, dans ses escarpins noirs à talons aiguilles, avec une aisance et une grâce indescriptibles. Elle portait un ample chemisier, au tissu fin et transparent, de couleur noire et orné de flammes rouges vives. Le haut du vêtement présentait un décolleté très large et sa partie inférieure était attachée en un nœud juste en dessous de la poitrine, dévoilant, pour le plus grand plaisir des yeux, la peau blanche, mais légèrement bronzée, de ses seins, de son ventre et du bas de son dos. Une écharpe rouge, délicate et si longue que son pan caressait furtivement le sol derrière elle, et au travers laquelle on pouvait reluquer une petite culotte noire et des jambes admirablement

dessinées, lui servait de jupe soigneusement confectionnée.

Stephen frissonna devant tant de magnificence. Il n'avait jamais vu, de toute sa vie, ni dans la réalité, ni dans les livres, ni même au cinéma, une créature aussi merveilleuse. Son corps de rêve et son visage sublime témoignaient du génie d'une œuvre sans faille. Elle avait de beaux cheveux bruns frisés qui lui retombaient de chaque côté des épaules et s'étendaient jusque sous les omoplates. Ses grands yeux marron en forme d'amande lançaient d'irrésistibles appels à la tendresse et à la sensualité. Ses lèvres roses et moelleuses semaient, dans l'imagination, des idées de folles cajoleries qui faisaient vibrer la chair entière. Le début d'une pièce instrumentale, que Stephen reconnaissait, se mit à retentir dans les haut-parleurs. C'était l'introduction de l'une des plus mémorables compositions du groupe ABBA.

« I have a dream. A song to sing. To help me cope with anything. »

La gitane avait une voix tout aussi envoûtante que le reste de son anatomie. Pleine de nuances et de textures agréables à entendre, elle était douce et ferme à la fois. La déesse ne resta pas longtemps sur la scène, préférant, micro en main, circuler sur le plancher et s'arrêter à chaque table occupée, comme si elle cherchait à établir une connexion intime avec chacune des personnes présentes. Tous, sans exception, la suivaient du regard, comme hypnotisés.

« I believe in angels. Something good in everything I see. I believe in angels. When I know the time is right for me. »

Stephen, envahi de désirs, avait le souffle court. Son cœur jubilait littéralement au-dedans de sa poitrine. S'il avait toujours cru aux anges,

comme le disait la chanson, il avait à présent, devant lui, la certitude de leur existence ; tellement cette femme donnait l'impression de sortir tout droit d'une autre dimension. Elle possédait une force d'attraction brutale. Il émanait de sa personne, un sex-appeal qui paraissait carrément surnaturel. Stephen se demanda quel genre d'homme fallait-il être pour parvenir à s'assurer l'exclusivité des sentiments d'une fille aussi radieuse.

« I have a dream, chantait-elle encore. A fantasy. To help me through reality. »

Elle s'avança vers Stephen pour clôturer sa petite ronde auprès de la clientèle. Avait-elle fait exprès de le garder pour la fin ? Peut-être que oui. Peut-être que non. Mais quelle que fût la réponse à cette question, il était encore plus emballé maintenant qu'il pouvait contempler de plus près les traits raffinés de son visage sans défaut et respirer le parfum somptueux qui se dégageait de son corps magnifique. Leurs yeux se croisèrent. Elle le regarda fixement. Stephen, séduit, mais encore assez lucide pour se sentir inconfortable devant la pesanteur de ce regard, voulut s'en détourner. La gitane s'empressa alors de poser sa main libre sur son épaule droite et de lui sourire tendrement, tout en poursuivant sa magistrale interprétation du morceau. La douceur du toucher le fit tressaillir. C'était confirmé ! Stephen se savait en amour jusqu'à la moelle épinière. Il aurait voulu se laisser consumer par le feu dévorant qui environnait la plus belle femme jamais sculptée par le bon Dieu.

La chanson tirant à sa fin, la chanteuse reprit son chemin en direction de la scène. « I cross the stream. I have a dream », répétait-elle pour conclure. Le tonnerre d'applaudissements qui suivit la prestation vocale – *et aussi théâtrale* – étonna Stephen qui, pendant ce temps, tentait de se remettre de ses émotions. Il n'aurait jamais imaginé qu'une aussi petite poignée d'individus

pouvaient faire autant de vacarme. Le temps d'un moment, on aurait pu penser qu'une cinquantaine de personnes, au moins, se trouvait dans le bar. La diva salua l'assistance, avec des signes de la main, et s'en retourna vers le petit coin de la salle d'où elle avait fait son entrée quelques minutes plus tôt. Le puissant projecteur rouge s'éteignit au-dessus de l'estrade, les lumières au plafond du Free Spirit retrouvèrent leur clarté de départ et les clients retournèrent à leur état d'isolement, chacun seul à sa table. Le silence total régnait de nouveau dans la place, comme si rien ne venait de se passer.

« Vous êtes un vrai veinard, on dirait. » C'était la voix du barman. Stephen se souvenait de l'avoir vu quitter son poste au début de la performance de la chanteuse, mais il ne s'était jamais rendu compte de son retour en arrière du bar. Que disait-il ? À qui parlait-il ? Stephen, encore sous le charme de la gitane, fit pivoter son tabouret pour voir le serveur. L'homme essuyait le fond d'un verre avec une serviette. Il avait un large sourire sur les lèvres. « Excusez-moi, est-ce que vous m'avez dit quelque chose ? » Le barman émit un petit rire. « Oui, mon ami. J'ai dit que vous étiez un vrai veinard. » Celui qui était responsable de tenir le bar rangea le verre et s'accouda sur le comptoir afin de se rapprocher de Stephen. Il donnait l'impression de vouloir lui confier un secret.

« J'ai vu la manière dont elle vous a touché l'épaule. J'ai également vu la façon dont elle vous a souri. » Stephen ne voyait absolument pas où l'homme voulait en venir. Si le barman parlait du comportement de la gitane, il considérait que tous les gestes qu'elle avait posés devaient tout simplement faire partie de son spectacle. Le serveur ne parut nullement dérangé par l'incrédulité qu'affichait son visage. Il reprit la parole : « Mais j'ai surtout vu ceci, Monsieur. » Il pointa le comptoir du doigt. Stephen baissa les yeux et remarqua un carton blanc rectangulaire, de la taille d'une carte d'affaire, au

piéd de sa deuxième bouteille de bière.

« Et qu'est-ce que c'est ? », demanda-t-il. Le barman se pencha davantage vers lui. « Miss Tanneen m'a laissé ce petit mot lorsque je l'ai croisée dans le corridor menant à la loge des artistes, à la suite de sa prestation. Comme elle devait laisser les lieux en vitesse, elle m'a demandé de vous le remettre. »

Miss Tanneen. Stephen trouvait que ce nom qui avait une sonorité plutôt exotique lui allait comme un gant. Mais quel message une aussi belle inconnue pouvait-elle vouloir lui transmettre ? Il prit la carte et la retourna. Il y avait effectivement un court texte écrit à la main, et à l'encre noire, à l'endos du carton. L'écriture était légère et élégante. Le jeune haïtien ne se rappelait pas avoir déjà vu des lettres manuscrites aussi finement tracées. Stephen lut le message. Son contenu le laissa pantois. Ce n'était pas possible. Cela ne pouvait pas être vrai. Ô que non ! La vie serait-elle à ce point ironique ? Il avait passé les 26 premières années de son existence sans jamais avoir eu de copine. Maintenant qu'il en avait enfin une – et une assez jolie par-dessus le marché – voilà qu'une beauté divine, qu'il voyait pour la toute première fois, l'invitait à revenir dans ce bar pour faire connaissance avec elle.

Stephen observa le serveur, à la recherche d'un quelconque indice, sur sa face, qui pourrait lui révéler si cette histoire était sérieuse ou pas. Le barman éclata de rire en tapant des mains. Stephen n'eut pas l'impression qu'il se bidonnait comme on le faisait après avoir joué un mauvais tour à quelqu'un. Il sentait que c'était plutôt le rire sympathique d'une personne qui se réjouissait sincèrement de la chance d'une autre. Tout d'un coup, une sonnerie retentissante se déclencha et les lumières de l'établissement augmentèrent brutalement d'intensité, jusqu'à devenir aveuglantes. Par réflexe, Stephen porta son visage dans le creux de son coude droit pour se protéger les yeux.

Au même instant, il entendit, au loin, le bruit sourd d'un objet de grande taille qui tombait sur le plancher. Est-ce que quelqu'un venait de trébucher ? Il se mit ensuite à ressentir une sensation de chaleur sur la peau de son avant-bras et sur son visage. Que se passait-il donc ?

Au bout de quelques secondes, la force de la lumière commença à devenir plus supportable, mais la sonnerie continuait de rugir de façon agressive. Stephen se découvrit le visage et ouvrit lentement les yeux. Il voulait voir comment se portaient le serveur et les autres clients du bar. Mais il n'y avait plus personne. En fait, il n'y avait même plus de bar. La soudaine clarté qui avait manqué de l'aveugler provenait des rayons du soleil qui tapaient contre la fenêtre de sa chambre à coucher et la tonitruante alarme était celle de son réveil qu'il avait sans doute oublié de désactiver en cette fin de semaine de congé. Stephen jeta un œil à son cadran et, comme il s'y attendait, il était 6 h 30. C'était l'heure à laquelle il sortait généralement de son lit pour aller travailler.

Seigneur ! Tout ceci n'avait été qu'un rêve ? Le bar, le serveur et cette superbe gitane, rien que de purs produits de son esprit ? Incroyable ! Tout lui avait pourtant paru tellement réel. Stephen n'en revenait pas. Que dire du message que le barman lui avait remis de la part de la femme et de tout le bouleversement intérieur qu'il avait éprouvé à la suite de sa lecture ? Les paroles que contenait la petite carte résonnaient encore dans sa mémoire. La personne qui lui avait écrit ces mots imaginaires l'avait informé qu'elle serait de retour au Free Spirit dans deux samedis exactement, en fin de soirée. Elle l'avait invité à passer la voir pour boire un verre et bavarder tous les deux.

Elle avait terminé le message par la signature d'un nom : Estrela Tanneen.

Béatrice Voltaire ouvrit les yeux. Elle était toute troublée par l'affreux cauchemar qu'elle venait de faire. La femme mit quelques secondes avant de réaliser qu'elle était étendue sur le plancher de sa chambre à coucher. Dans son agitation, elle avait dû rouler hors de son lit au moment où elle se réveillait de son mauvais rêve. Cela expliquait la douleur atroce qu'elle ressentait à l'arrière de sa boîte crânienne. Mais avait-elle vraiment roulé hors de son lit ? Béatrice avait envie de dire, aussi fou que cela pouvait paraître, qu'elle avait plutôt été jetée par terre. Elle se releva péniblement et s'allongea sur sa couche. Elle se souvint que, tout juste avant sa douloureuse rencontre avec le sol, elle avait vaguement entendu sonner le réveil-matin de Stephen. C'était justement de son premier-né qu'elle venait de rêver.

Les images de son sinistre songe lui revenaient à l'esprit aussi clairement que celles d'un film que l'on regardait à la télévision. Au début du rêve, elle était en train de suivre, à la trace, des claquements de chaussures à talons aiguilles sur le plancher de son corridor. Mis à part le bruit des escarpins que ses oreilles pouvaient distinguer, elle était capable de percevoir, sans trop savoir comment l'expliquer, une présence féminine forte et incroyablement belle. Le son produit par les souliers l'avait menée jusque devant la porte de la chambre de Stephen. Jusque-là, son rêve ressemblait, sur bien des points, à une reconstitution de l'expérience réelle et traumatisante qu'elle avait vécue au début de la semaine, lundi matin. Mais le scénario avait pris une tout autre tournure lorsqu'elle avait poussé la porte. Bizarrement, celle-ci lui avait paru très pesante. Après en avoir franchi le seuil, au lieu de pénétrer dans le décor familier de la chambre à coucher de son fils aîné, elle s'était plutôt retrouvée dans un lieu qui avait l'apparence d'un bar. Son regard était rapidement tombé sur un cercueil vide, bien lustré et de couleur noire, qui se trouvait sur une

petite scène en bois, de forme triangulaire, dans un coin de la salle, à la gauche de l'entrée. La vue de l'objet lui avait donné la frousse. Elle s'était tout de même approchée de l'estrade, à la recherche d'une signification à ce qu'elle voyait. La voix de quelqu'un lui avait alors crié de sortir de cet endroit au plus vite. Elle s'était retournée pour voir qui était la personne qui venait de s'adresser à elle de cette façon et s'était rendu compte qu'il s'agissait d'un bel homme, bien habillé, aux cheveux courts et bouclés, qui se tenait derrière un large comptoir circulaire. Ça devait être le barman.

Le type arborait un mystérieux sourire qui lui avait glacé le sang. Elle lui avait demandé où était son fils. L'homme lui avait répondu que son garçon chéri se trouvait sur la scène. Elle avait rapidement fait volte-face pour s'apercevoir qu'un corps inerte, recouvert d'une longue écharpe rouge, au tissu délicat et transparent, gisait maintenant dans le fond du cercueil. C'était celui de Stephen. Cette vision qui l'avait remplie d'horreur, lui avait également fendu l'âme. Elle s'était mise à verser des larmes. Un groupe d'individus, sortant d'un corridor obscur et marchant avec une extrême lenteur, était venu s'attouper devant la scène. Ils étaient au nombre de neuf, huit hommes et une femme. Ils ne disaient pas un mot et ne présentaient aucune expression sur leur visage. Elle avait reculé de quelques pas et, sans détourner les yeux de ces étrangers qui se trouvaient maintenant entre elle et le corps de son fils, elle avait demandé au serveur de lui dire qui étaient ces personnes.

L'homme lui avait répondu qu'elles n'étaient pas réelles. Il avait précisé que ce qu'elle était en train de voir, n'était qu'une projection visuelle de chacune des victimes de Miss Tanneen qui avaient en commun, de ne pas avoir survécu à leur possession, malgré le fait qu'elles se disaient chrétiennes, de leur vivant, et malgré les ferventes prières de délivrance qui avaient été prononcées en leur faveur. Le serveur avait ajouté que ces pauvres gens étaient

devenus comme des tableaux que l'Artiste se faisait une fierté d'exhiber à chaque fois qu'elle en avait la chance. Pétrifiée à l'ouïe de cette macabre réponse, elle avait demandé qui était cette femme dont il parlait. Le barman lui avait révélé que le prénom de cette dernière était Estrela. Elle s'était mise à trembler comme une feuille. Estrela. C'était le mot qui lui avait été chuchoté dans le dos, lundi matin, pendant qu'elle traquait des bruits de pas dans sa maison.

Elle avait soudainement compris que Stephen, toujours en vie en dépit de la présence de son corps dans le cercueil, était en grand danger. Elle s'était avancée vers les neufs victimes de cette épouvantable Miss Tanneen avec la détermination de se frayer un passage jusqu'à son fils pour le sortir de là, mais des claquements de talons aiguilles, provenant de derrière elle, et s'avancant avec résonance dans sa direction, l'avaient retenue dans son élan. Avant même d'avoir le temps d'effectuer un pivot, elle avait senti deux mains puissantes l'agripper par les épaules et la bousculer avec une violence inouïe vers la porte d'entrée de l'établissement. C'était à ce moment-là, qu'elle avait entendu sonner au loin, le réveil-matin de Stephen, avant de se retrouver, une fraction de seconde plus tard, allongée sur le plancher de sa chambre à coucher.